PREMIÈRE REVUE ALGÉRIENNE CONSACRÉE À L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE

Mémoria

Supplément ELDJAZAIR.COM

www.memoria.dz N°37 - Juillet 2019 Prix : 200 DA

ÉDITÉ PAR LE GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION El-Djazaïr

La reddition d'**Ali Hambli**

L'ENIGMATIQUE TRAHISON

Bienvenue à l'Algérie de demain

مرحبا بالغد DJEZZY

Lettre de l'Editeur

POUR UNE VIVE MÉMOIRE

AMMAR KHELIFA
amar.khelifa@eldjazaircom.dz

Les nations se hissent par le savoir et se maintiennent par la mémoire. C'est cet ensemble d'événements qui se créent successivement aujourd'hui pour qu'un jour on ait à le nommer : Histoire. Sans cette mémoire, imbue de pédagogie et de ressourcement, l'espèce humaine serait tel un atome libre dans le tourbillon temporel et cosmique.

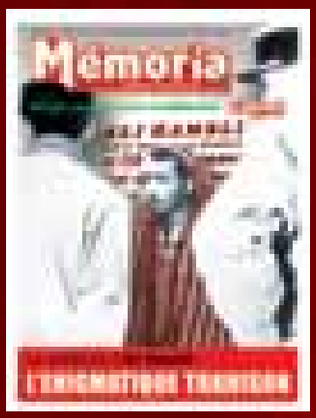
L'homme a eu de tout temps ce pertinent besoin de vouloir s'amarrer à des référentiels et de se coller sans équivoque à son histoire. Se confondre à un passé, à une ancestralité. Cette pertinence va se confiner dans une résistance dépassionnée et continue contre l'amnésie et les affres de l'oubli. Se contenir dans un souvenir, c'est renaître un peu. L'intérioriser, c'est le revivre ; d'où cette ardeur permanente de redécouvrir, des instants durant, ses gloires et ses notoriétés.

En tant que mouvement dynamique qui ne s'arrête pas à un fait, l'Histoire se perpétue bien au-delà. Elle est également un espace pour s'affirmer et un fondement essentiel dans les domaines de prééminence et de luttes. Transmettant le plus souvent une charge identitaire, elle est aussi et souvent la proie pitoyable à une éventualité faussaire ou à un oubli prédateur. Seule la mémoire collective, comme un fait vital et impératif, peut soutenir la vivacité des lueurs d'antan et se projeter dans un avenir stimulant et inspirateur. Elle doit assurer chez nous le maintien et la perpétuation des liens avec les valeurs nationales et le legs éternel de la glorieuse révolution de Novembre.

Il est grand temps, cinquante ans après le recouvrement de l'indépendance nationale, de percevoir les fruits de l'interaction et de la complémentarité entre les générations. Dans ce contexte particulier et délicat, les moudjahidate et moudjahidine se doivent davantage de réaffirmer leur mobilisation et leur engagement dans le soutien du processus national tendant à éterniser et à sacraliser l'esprit chevaleresque de Novembre. Ceci n'est qu'un noble devoir envers les générations montantes, qui, en toute légitimité, se doivent aussi de le réclamer. A chaque disparition d'un acteur, l'on assiste à un effacement d'un pan de notre histoire. A chaque enterrement, l'on y ensevelit avec une source testimoniale. Le salut de la postérité passe donc par la nécessité impérieuse d'immortaliser le témoignage, le récit et le vécu. Une telle déposition de conscience serait, outre une initiative volontaire de conviction, un hommage à la mémoire de ceux et de celles qui ont eu à acter le fait ou l'événement. Le témoignage devrait être mobilisé par une approche productive d'enseignement et de fierté. Raviver la mémoire, la conserver n'est qu'une détermination citoyenne et nationaliste. Toute structure dépouillée d'histoire est une structure sans soubassement et toute Nation dépourvue de conscience historique est une nation dépourvue de potentiel de créativité et d'intégration dans le processus de développement.

C'est dans cette optique de rendre accessibles l'information historique, son extraction et sa mise en valeur que l'idée de la création de cette nouvelle tribune au titre si approprié : Memoria, a germé. Instrument supplémentaire dédié au renforcement des capacités de collecte et d'études historiques, je l'exhorte, en termes de mémoire objective, à plus de recherche, d'authenticité et de constance.

amar.khelifa@eldjazaircom.dz



Supplément
N°37 - Juillet - 2015

Fondateur Président du Groupe
AMMAR KHELIFA

Direction de la rédaction
Zoubir KHELAIFIA

Coordinatrices
Meriem KHELIFA
Chahrazed KHELIFA

Reporter - Photographe
Abdessamed KHELIFA
Sanae NOUIOUA

Rédaction
Adel FATHI
Ahmed HADJI
Dr Boudjemaâ HAICHOUR
Hassina AMROUNI
Mohamed LAMINE
Zoubir KHELAIFIA

Direction Artistique
Halim BOUZID
Salim KASMI

Contacts :
SARL COMESTA MEDIA
N° 181 Bois des Cars 3
Dely-Ibrahim - Alger - Algérie
Tél. : 00 213 (0) 661 929 726
+ 213 (21) 360 915
Fax : + 213 (21) 360 899
E-mail : redaction@memoria.dz
info@memoria.dz

SUR FACEBOOK
Mémoria

www.memoria.dz

REDDITION DE ALI HAMBLI

L'INDÉPENDANCE DE L'ALGÉRIE

LA REDDITION DE ALI HAMBLI

P.07 Histoire
LA REDDITION D'ALI HAMBLI
L'ENIGMATIQUE TRAHISON

P.11 Histoire
LA REDDITION D'ALI HAMBLI, VUE PAR LA PRESSE COLONIALISTE

P.15 Histoire
LA REDDITION D'ALI HAMBLI, VUE PAR CHADLI BENDJEDID

P.19 Histoire
UN CAS D'ÉCOLE : ALI HAMBLI EST-IL UN TRAITRE ?

P.23 Histoire
LA REDDITION D'ALI HAMBLI PAR **L'IMAGE AU-DELÀ DES CLICHÉS**

GUERRE DE LIBÉRATION

P.27 Histoire
L'INDÉPENDANCE NATIONALE
L'ABOUTISSEMENT D'UNE LONGUE LUTTE POPULAIRE

P.39 Histoire
GUERRE POPULAIRE ET VICTOIRE MILITAIRE

P.45 Histoire
LA WILAYA V HISTORIQUE
BEN M'HIDI, LE RIGOUREUX ORGANISATEUR

REDDITION DE ALI HAMBLI

CHADLI BENDJEDID

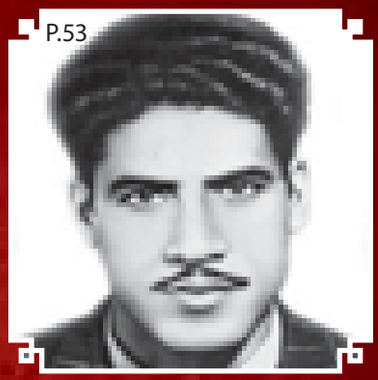
INDÉPENDANCE DE L'ALGÉRIE

P.45

LARBI BEN M'HIDI

P.49

RAMDANE BENABDELMALEK


P.53

AHMED ZABANA

Supplément du magazine
ELDJAZAIR.COM
Consacré à l'histoire de l'Algérie

Edité par :
LE GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION

El-Djazair.com

Dépôt légal : 235-2008
ISSN : 1112-8860

SOMMAIRE

P.71

DJAMILA BOUAZZA

P.65

APULÉE DE MADAURE

P.49 Histoire
BENABDELMALEK, 1E DIRIGEANT TUÉ LES ARMES À LA MAIN

P.53 Histoire
AHMED ZABANA
PREMIER CHAHID GUILLOTINÉ LE 19 JUIN 1956

P.57 Histoire
L'ARRIVÉE DES ARMES INTENSIFIE LA LUTTE

P.61 Histoire
LA RÉSISTANCE TENACE JUSQU'À LA VICTOIRE

P.71 Histoire
DÉCÈS DE LA MOUDJAHIDA DJAMILA BOUAZZA
DÉPART D'UNE JUSTE

P.29

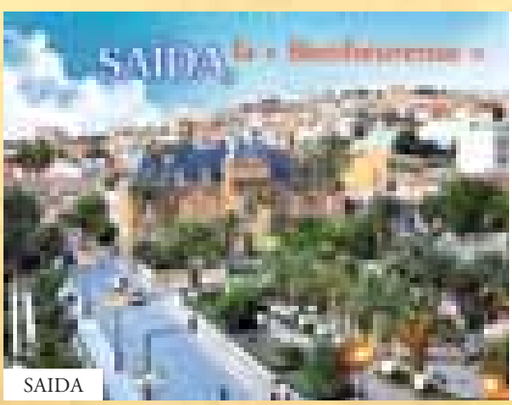
MILITANTS DU PPA

P.75

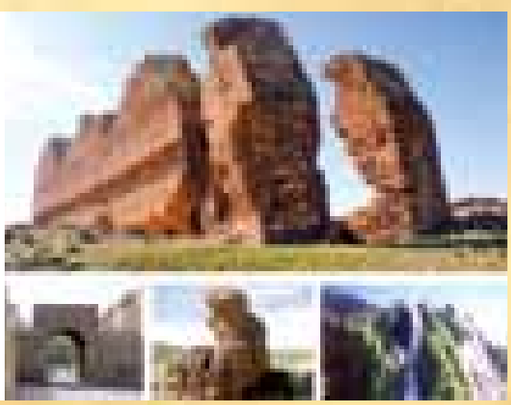
ATTENTAT DU COQ-HARDI

HISTOIRE D'UNE VILLE

P.77 **SAÏDA,** LA « BIENHEUREUSE »



SAIDA



Le Nouveau **SMARTPHONE**
Windows De Condor

Condor

Griffe W1

préparez-vous
au changement

Personnalisation Sans Limite

Le_Choix_Idéal Pour_Votre Business

12 MOIS

Une_Nouvelle Expérience Mobile

Pour plus d'infos
Visitez nos pages
sur les reseaux sociaux

Windows Phone

LA REDDITION D'ALI HAMBLI

L'ENIGMATIQUE TRAHISON

Par Adel Fathi

La reddition d'Ali Hambli

Histoire

Autre zone d'ombre de la révolution de Novembre 1954, si peu connue du grand public, à cause certainement d'une tradition bien ancrée dans notre historiographie, occultant sciemment tout épisode trouble ou sombre qui puisse ternir l'image de notre glorieuse guerre d'indépendance.

Il s'agit pourtant du ralliement le plus important de l'histoire de la guerre de libération nationale. A la tête d'un bataillon composé de dizaines de djounoud de l'ALN (les sources françaises parlent de plus 150), le commandant Ali Hambli, issu de la célèbre Base de l'Est, dont Souk-Ahras fut le fief historique, défraya la chronique en décidant de se rendre à l'ennemi, à un moment (mars 1959) où la lutte armée était à son apogée. Cela s'est passé à quelques jours avant la mort des colonels Amirouche et Si El-Houès.

Comment expliquer aujourd'hui un tel acte : manipulation de l'ennemi qui avait lancé son appel à la «paix des braves» ? Fracture irrémédiable au sein du commandement de la Révolution, après l'apparition de divergences entre le GPRA et l'Etat-major de l'ALN ? Conséquence naturelle de la traque menée contre les combattants opposés aux résolutions du congrès de la Soummam, dont Hambli et ses compagnons faisaient partie ? Comment un grand baroudeur, estimé et reconnu de tous, comme Ali Hambli, ait pu

ALI HAMBLI

chef de bande entré en dissidence

et 150 de ses hommes font appel à la France et se rallient à nos forces

avec armes et bagages aux confins franco-tunisiens

"Nous savions qu'en venant chez les Français on ne nous couperait pas la tête..."

La reddition d'Ali Hambli

Histoire

Double tranchée de barbelés électrifiés le long de la Ligne Morice

consentir à un acte de trahison, sans en mesurer les conséquences néfastes sur la Révolution dont il fut un vaillant combattant ?

S'il est difficile de trouver une réponse immédiate à toutes ces questions, il est néanmoins important de cerner le climat dans lequel a eu lieu ce ralliement pour en comprendre la portée historique.

La scène se passe le 21 mars 1959. Le bataillon commandé par Ali Hambli traverse le barrage électrifié pour se rallier à l'ennemi à El-Ouenza, près de la frontière tunisienne (certaines sources citent le nom d'Aïn Beida). Des documents certifient que l'armée française a désarmé tous les doujound qui se sont livrés et récupéré tous les documents dont ils étaient munis.

La version française parle d'une opération du 11e Régiment parachutiste de choc : en octobre 1958, un médecin pro-FLN qui se serait rendu à une patrouille de l'armée française à laquelle il aurait dévoilé «les tensions» qui existaient entre Ali Hambli, entré en dissidence à la suite de la « liquidation » du colonel Mohamed Lamouri, et le colonel Si Chérif, ministre du GPRA qui venait d'être créé. Ce médecin aurait alors été missionné pour regagner la Tunisie, retrouver Ali Hambli et lui proposer «la paix des braves»,

La reddition d'Ali Hambli

Histoire

Salah Zamoum au maquis

Si Mohamed adjoint militaire

Si Lakhdar Bouchama adjoint politique

en échange d'une totale «impunité». A cette époque, le général de Gaulle avait réitéré son appel, à l'occasion de son voyage en Algérie. Mais, en réalité, seuls les dirigeants de la Wilaya IV (Salah Zaâmoum et deux de ses adjoints) y auront solennellement répondu, en acceptant même de rencontrer le chef d'Etat français à l'Elysée, début 1960.

Selon cette version, le commandant Ali Hambli accepte l'offre, un officier le rejoint et fixe les dates et conditions du ralliement. D'après les Français, seuls 18 djounoud (sur 156) refusent de le suivre. Les autres sont répartis dans les sections du 11e Régiment parachutiste de choc et serviront à des actions en Tunisie.

Vu de l'intérieur, le ralliement d'Ali Hambli et de ses hommes illustre l'état de délitement dans lequel se trouvait la lutte armée, à cause des tiraillements claniques qui s'aiguisaient et surtout d'une mauvaise coordination entre l'instance de direction politique, incarnée par le GPRA, et les unités combattantes, elles-mêmes affaiblies par les jeux d'allégeance aux différentes chapelles de commandement. Dans ses Mémoires, l'ex-président de la République et ex-officier de la Base de l'Est, Chadli Bendjedid, a évoqué le cas Hambli – qu'il qualifie d'ailleurs de «honteux», en tentant de le situer dans son contexte général. «La seconde moitié de l'année 1959, écrit Bendjedid, fut une étape parmi les plus sombres dans l'histoire de la révolution. La dissidence de djebel Châambi dans la Wilaya I, la reddition d'Ali Hambli et la sédition de Hamma Loulou – avant que je finisse par le convaincre de revenir à la légalité – étaient des signes avant-coureurs d'une dissolution des liens entre le commandement et les responsables des unités combattantes.» Pour cet ancien officier de la Base de l'Est, qui fut un proche collaborateur du chef de la base, Amara Bouglez, connu pour ses démêlés récurrents et affichés avec la direction de l'extérieur, la faute revient avant tout au Gouvernement provisoire qui, par sa gestion maladroite et cafouilleuse, aurait fragilisé davantage les maquis de l'intérieur déjà assez suspicieux vis-à-vis de l'extérieur. «Le plan du GPRA de moderniser l'armée, en lui ôtant son caractère de guérilla, explique Bendjedid, eut des résultats désastreux, puisqu'il se répercuta négativement sur la combativité et le moral des moudjahidine, et fut à l'origine de plusieurs cas de dissidence et de désobéissance, à l'image de la dissidence des unités de la Wilaya I, à djebel Châambi, de la sédition de Hamma Loulou et de la honteuse reddition d'Ali Hambli. »

Cette analyse explique-t-elle vraiment tout dans cette histoire ?

Adel Fathi

ALI HAMBLI

chef de bande entré en dissidence

et 150 de ses hommes font appel à la France et se rallient à nos forces

avec armes et bagages aux confins franco-tunisiens

"Nous savions qu'en venant chez les Français on ne nous couperait pas la tête..."

La reddition d'Ali Hambli, VUE PAR LA PRESSE COLONIALISTE

Par Adel Fathi

La reddition d'Ali Hambli

Histoire

L'événement a fait la «une» de plusieurs journaux francophones, paraissant aussi bien en Algérie que dans l'Hexagone et dans d'autre pays d'Europe. Tous y ont vu le signe d'une déconfiture annoncée de la « rébellion » et le début d'une succession de ralliements des combattants de l'ALN. La même propagande qui revient, en fait, dans les médias colonialistes à chaque fois qu'ils annoncent la capture ou l'élimination d'un chef de l'ALN, mais qui sont à chaque fois démentis par la poursuite de la lutte.

Coïncidant avec la relance de «la paix des braves» du général de Gaulle, lors de son voyage en Algérie, la reddition du commandant Ali Hambli avec sa troupe le 22 mars 1959 a été interprétée comme «un message clair» pour le lancement des négociations de paix tant chantée par l'homme fort de Paris qui a voulu appliquer la politique du «bâton et de la carotte» pour mettre fin à l'insurrection armée.

Alliant désinformation et intoxication, cette presse à la solde du colonialisme, a rendu compte de cet événement avec faste, tout en essayant de pervertir les faits pour les besoins de la cause. C'est le cas, par exemple, de Feuille d'avis de Neuchâtel, quotidien francophone paraissant en Suisse, qui, dans son édition du 24 mars 1959, commente la nouvelle en titrant en une : «La reddition du bataillon rebelle pourrait accélérer les ralliements en Algérie ». Dans son compte-rendu bien inspiré et illustratif de cette presse vouée à la propagande, le correspondant du journal à Paris évoque

Discours du général De Gaulle en 1958

La reddition d'Ali Hambli

Histoire

Etat-Major de la base de l'Est avec Chadli Bendjedid à gauche en surbrillance

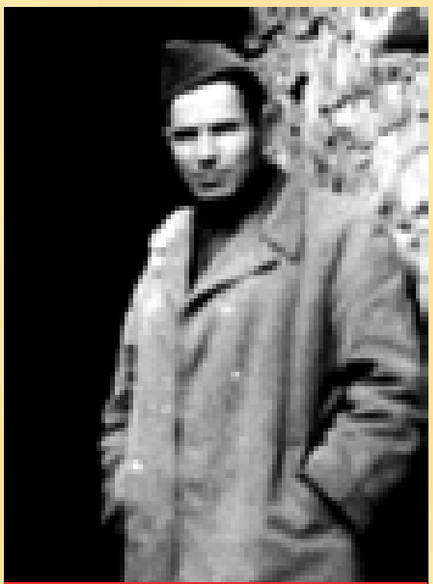
d'entrée l'existence de «graves dissensions dans l'état-major du FLN ». Il écrit : «Coïncidant avec la présence à Constantine de M. Michel Debré, Premier ministre, intervenant tout juste trois jours avant la conférence de presse que le général de Gaulle doit tenir demain mercredi à l'Elysée, la reddition spectaculaire de la katiba rebelle, commandée par «le colonel» (déjà une première imprécision, NDLR) Ali Hambli, a suscité à Paris le plus vif intérêt.» S'ensuit une analyse politique de l'événement. S'appuyant sur l'avis des «spécialistes des questions nord-africaines» dont il ne cite néanmoins aucun, le journaliste fait les observations suivantes : Premièrement : «La reddition d'Ali Hambli n'est certainement pas la première qui se soit produite depuis l'offre de « la paix des braves » faite par le général de Gaulle en octobre dernier. C'est cependant et de très loin la plus importante par le nombre des fellaghas qui ont mis bas les armes. De ce point de vue, elle constitue un véritable fait nouveau qui doit être exploité sur le plan psychologique».

Sur cette question, le journal suisse indique qu'un million de tracts imprimés en arabe, faisant l'apologie de «la paix des braves», a été lancé par avion au-dessus des zones dites «pourries», comprendre investies par les combattants de l'ALN. S'en référant au commandement du service d'action psychologique de l'armée française, le journaliste estime que «le précédent Ali Hambli pourrait accélérer les ralliements, au moins dans certains secteurs où le terrorisme FLN s'est exercé de façon particulièrement sauvage».

Dans la deuxième observation, le correspondant de Feuille d'avis de Neuchâtel se permet d'expliquer les raison ayant motivé cette reddition d'un officier de l'ALN : «Si l'interrogatoire d'Ali Hambli n'a pas encore été révélé à l'opinion, on sait déjà, et de source sûre, que la décision de ce chef de katiba n'a été prise ni sur un coup de tête ni à la suite de tractations longuement préparées. C'est de son plein gré, martèle le journaliste, et parce qu'il n'était plus d'accord avec la politique de guerre à outrance des responsables de l'orga-

La reddition d'Ali Hambli

Histoire



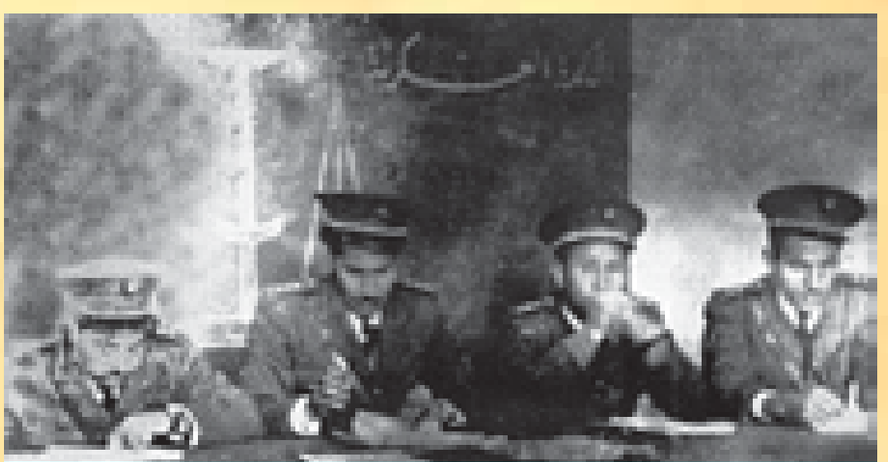
Mohamed Lamouri

Ahmed Nouaoura

Mustapha Lakehal

nisation extérieure du FLN, que Ali Hambli a franchi la frontière et s'est rendu aux troupes françaises. » Cette décision est pour ce journaliste le signe de l'existence de «dissensions graves» au sein du haut état-major du FLN et que l'offre de la paix des braves a «une profonde répercussion jusqu'aux échelons les plus élevés de la hiérarchie rebelle», pense l'auteur de l'article.

Sur la même page, le journal publie une dépêche de l'agence française AFP qui vient en appui au compte-rendu, et qui annonce «l'exécution de chefs dissidents du FLN en Tunisie», quelques jours auparavant. L'agence tient sa source des déclarations faites par des hommes d'Ali Hambli après leur reddition. Selon ses déclarations : deux colonels, trois commandants et un certain nombre d'officiers et de soldats de la base de l'Est et de la Wilaya I (Aurès-Nemamchas) auraient été passés à l'arme. L'article avance les noms de Lamouri, décrit comme étant «la cheville ouvrière du



Procès de Slimane «L'Assaut».
De dr. à g. : Chadli Bendjedid, Mohamed Aouachria, Amara Laskri (Bouglez) et Yazid Noubli

complot des colonels», Aouachria, «ancien sergent-chef déserteur de l'armée française», Belnouchet (Belhouchet ?), chef de la zone de Sedrata, Draia, Laïssani et Mustapha le Noir». Quel rôle a Ali Hambli dans cette histoire des «purges» dans les rangs de l'ALN en Tunisie ? L'auteur de la dépêche juge que le passage de cet officier à la dissidence, au moment même où la décision d'exécuter les chefs était appliquée et son ralliement «ne sont qu'un nouvel épisode du complot des colonels». C'est la thèse que soutiennent certains d'historiens et de témoins algériens sur le lien fait avec l'affaire des colonels, comme pour dédouaner les dissidents de leur reddition qui, dans l'esprit de la Révolution, reste un acte de trahison.

Adel Fathi

LA REDDITION D'ALI HAMBLI VUE PAR CHADLI BENDJEDID

Par Adel Fathi

La reddition d'Ali Hambli

Histoire

En tant que témoin privilégié des turbulences qui ont marqué la région relevant de la Base de l'Est, s'étendant de Souk-Ahras à la frontière tunisienne, vers l'Est, et jusqu'à El-Tarf et Sebdou vers le Nord, l'ancien président de la République et ancien officier de l'ALN, évoque cet épisode du ralliement spectaculaire du capitaine Ali Hambli, de la zone 5 de la Wilaya I, et de son bataillon en 1958, avec beaucoup d'émotion, mais aussi de circonspection.

Dans ses Mémoires, parues en 2012, il a consacrée tout un chapitre à cet événement, appréhendé dans le sillage d'une vague de dissidences enregistrée durant cette période au sein de l'ALN dans cette région frontalière de l'Est (avec notamment celle de Hamma Loulou et d'autres officiers).

L'auteur donne une version qui n'est certes pas partagée par tous ceux qui ont relaté cette histoire, mais a le mérite d'être appuyée par des données précises et des détails inédits. Globalement, Bendjedid regrette et réprouve l'acte de ralliement d'un officier réputée pour sa bravoure et son sens d'organisation, qui aurait pu donner beaucoup à la Révolution qu'il a servie quatre ans durant, mais on sent qu'il lui trouve toujours des circonstances atténuantes. Il va même jusqu'à présenter la reddition comme la conséquence – directe ou indirecte – d'une cabale

De g. à dr. : Chadli Bendjedid, Yazid Ben Yezzar, Hachemi Hadjeres et Commandant Chabou

La reddition d'Ali Hambli

Histoire

qu'aurait menée contre lui le colonel Mohammedi Saïd, ancien chef de la Wilaya III et chef du COM (Commandement des opérations militaires), basé près des frontières et servant de courroie de transmission avec les états-majors des Wilayas de l'intérieur. Il se trouve en effet que, de par sa position et sa responsabilité, le colonel Si Nacer eut à affronter tous les mouvements de dissidence et les récalcitrants (affaires des colonels de la Wilaya I, conflit avec les dirigeants de la Base de l'Est…)

Mohamedi Said portant un casque au maquis de la wilya III

L'officier Bendjedid commence par décrire cet épisode de la reddition d'Ali Hambli et de sa troupe (composée de plus de 150 hommes) comme étant l'un des «plus douloureux qu'ait connus la Révolution à la fin de 1958». D'entrée, il estime que «beaucoup de choses ont été dites sur les raisons de sa reddition au 3e régiment de cavalerie. Il est probable qu'il se soit révolté contre le GPRA, et contre Krim et Mohammedi Saïd plus précisément, pour protester contre les méthodes de gestion de la guerre», souligne-t-il. Se référant à des témoignages qui lui ont été rapportés, l'auteur raconte le moment de basculement vécu par les combattants dissidents : «Hambli occupait, avec ses hommes, djebel Sidi-Ahmed surplombant une vase plaine qui s'étendait jusqu'aux frontières tunisiennes. Et vu l'inaccessibilité de la zone, il était difficile de l'en sortir.» Mohammedi Saïd fera appel à des renforts de plusieurs régions et de camps d'instruction, et l'encercla du côté tunisien, parce que les Français, qui étaient au fait de la dissidence, avaient assiégé la région du côté du territoire algérien, et lui coupaient ainsi l'approvisionnement. Hambli lança un avertissement à Mohammedi Saïd, lui demandant de lever le siège sur ses hommes, faute de quoi il irait se rendre aux

La reddition d'Ali Hambli

Histoire

Etat-major à Ghardimaou : réunion des officiers de l'ALN, le 24 juin 1960

Français. Mais Mohammedi Saïd rejeta l'offre et refusa de dialoguer avec lui. Il est allé même jusqu'à prendre lui-même une mitraillette de type 7/12 et à ouvrir le feu aléatoirement en direction de la crête. Hambli a fini par se rendre à l'armée française.»

N'y avait-il eu aucune initiative de la part du commandement de l'ALN et de la direction politique (GPRA) pour résoudre le conflit qui allait en s'aggravant, et empêcher ainsi une véritable saignée dans les rangs des moudjahidine au niveau de cette zone stratégique de la Wilaya I ? Mohammedi Saïd a-t-il réellement agi seul dans cette affaire ? Y aurait-il d'autres motifs de cette dissidence ? Autant de questions qui restent malheureusement sans réponses dans cette évocation par trop personnifiée.

Bendjedid parle avec plus de dextérité de l'après-reddition. Il écrit à ce propos : «La reddition de Hambli a été l'objet d'une exploitation odieuse dans les médias. L'armée française a exploité ce regrettable incident, notamment pour faire pression sur les moudjahidine. Les avions n'arrêtaient pas de survoler au-dessus des Zones 1 et 2 et de larguer des tracts présentant la reddition de Hambli comme étant le résultat de la fameuse offre du général de Gaulle, dite «la paix des braves», et d'autres nous prévenant contre les «3 B» (Krim Belkacem, Bentobal, Boussouf).

«Aussi, il aurait été derrière un certain nombre d'attaques contre des camps de moudjahidine et, notamment, contre le siège de l'état-major à Ghardimaou. L'armée française l'a aussi utilisé dans son action de propagande, en lui faisant faire des tournées dans les marchés et les agglomérations pour essayer de convaincre la population de l'inutilité de combattre la France.»

Autre zone d'ombre dans cette «escapade» rocambolesque d'Ali Hambli : sa disparition. Chadli Bendjedid affirme que l'officier rallié mourut avant l'indépendance «dans des circonstances mystérieuses» et croit plutôt que les Française l'avaient liquidé, «à partir du moment où ils n'avaient plus besoin de lui», assénera-t-il.

Adel Fathi

Un cas d'école :

ALI HAMBLI EST-IL UN TRAITRE ?

Par Adel Fathi

La reddition d'Ali Hambli

Histoire

Près de soixante ans après les faits, le cas Ali Hambli continue à susciter l'intérêt de beaucoup de monde dans le pays, et à diviser l'opinion entre deux catégories : ceux qui le classent, lui et ses hommes (plus de 150 combattants), simplement comme des « traîtres », à l'image de tous les autres félons qu'a connus la Révolution depuis le début, au motif qu'ils se sont rendus à l'ennemi avec armes et bagages et lui ont livré des documents susceptibles d'aggraver leur cas, et ceux, moins nombreux mais ne manquant pas d'arguments, qui leur accordent des circonstances atténuantes.

Ces derniers arguent du fait que le célèbre officier de l'ALN aurait été contraint d'opter pour ce choix –la reddition – après avoir épuisé toutes les voies de recours. Pour eux donc, les ralliés n'ont pas agi selon leur propre gré, mais forcé de le faire. Ceux-là estiment que Hambli n'aurait pas accepté de se rallier à l'armée française si, de l'autre côté des frontières, l'état-major de l'ALN (Est), celle précisément du COM (Commandement des opérations militaires) et à sa tête le colonel Mohammedi Saïd, n'avait pas mis tant de pression sur lui pour mettre fin à sa dissidence. A cette époque, dans tous les maquis de l'intérieur –y compris en wilaya III, avec le fameux « Comité des officiers libres » – des officiers n'hésitaient pas à faire dissidence, souvent pour contester la légitimité des hautes instances de commandement.

C'est en tout cas ce que pensent plusieurs anciens combattants de ce bataillon encore en vie qui, avec des ayants droit, ont décidé d'organiser un sit-in illimité devant le siège du ministère des Moudjahidine à Alger en octobre 2013, pour demander d'être réhabilités et réparés pleinement dans leurs droits d'anciens moudjahidine. En d'autres termes, ils demandent à ce qu'ils ne soient plus considérés comme des « traitres ».

Moudjahidine de l'ALN attaquant la ligne Morice pour acheminer des armes

Parmi les présents à cette manifestation inédite, il y avait Nouar Rezzig, Sebti Boucharef et Tahar Laouer, des membres connus du bataillon commandé par le capitaine (ou commandant, comme l'affirment certaines sources) Ali Hambli. Pour ses moudjahidine sous les ordres de Hambli, leur

La reddition d'Ali Hambli

Histoire

Reddition de Ali Hambli avec ses hommes à Ain Beida

choix de se rallier à l'armée française ne saurait être « un acte de trahison». Les témoins décrivent Hambli comme un grand moudjahid qui a payé pour sa position critique envers le commandement de l'ALN en Tunisie, avant de s'attirer les foudres de l'incorrigible colonel Mohammedi Saïd dit Si Nacer. Selon cette version défendue aussi par tant d'acteurs de cette époque, Ali Hambli aurait dénoncé publiquement les purges qui avaient été lancées à cette époque dans les rangs de l'ALN, et dont ont été victimes plusieurs officiers de la Wilaya I et notamment de la Base de l'Est. A la suite de ce clash, Hambli et ses hommes se retranchent dans le djebel de Sidi-Ahmed près d'El-Ounza, en territoire de la Zone 5 de la Wilaya I (Aurès-Nemamchas). Mohammedi Saïd aurait alors décidé de l'encercler dans cette montagne et de lui couper les vivres pendant huit longs mois. Incapables de tenir plus longtemps sous l'embargo et le chantage alimentaire, alors que les harcèlements de l'armée française contre cette unité de l'ALN n'avaient jamais cessé, Ali Hambli et ses hommes choisirent, la mort dans l'âme, racontent les témoins vivants de cet épisode, de se rendre à l'armée ennemie dans une scène filmée par les services de propagande français et dont les images ont été ensuite diffusées à grande échelle, dans un but évident de briser le moral des troupes rebelles et d'obtenir un maximum de ralliements.

Les militaires français ne se seraient pas contentés d'exploiter l'événement dans la guerre psychologique qu'ils menaient sans relâche contre les moudjahidine et la Révolution. Ils ne se sont pas gênés d'éliminer physiquement Ali Hambli. C'est en tout cas ce qu'af-

La reddition d'Ali Hambli

Histoire

ALI HAMBLI

chef de bande entré en dissidence

et 150 de ses hommes font appel à la France et se rallient à nos forces

avec armes et bagages aux confins **franco-tunisiens**

"Nous savions qu'en venant chez les Français on ne nous couperait pas la tête..."

INFORMATION PAGE 12

firment ses compagnons aujourd'hui, mais sans donner de précisions. En effet, cet officier rallié est mort dans des circonstances qui n'ont pas été élucidées à ce jour ; ce qui conforte cette hypothèse selon laquelle il aurait été victime d'un assassinat fomenté par l'armée française, pour éviter un éventuel retournement de situation après l'obtention du ralliement d'un bataillon fort de 150 combattants aguerris et vraisemblablement « indécis ». Il est vrai que les compagnons de Hambli qui se sont rassemblés devant le siège du ministère des Moudjahidine n'ont pas voulu s'étaler sur cet épisode tout aussi sombre du parcours atypique de leur chef. Cela aurait éclairé davantage les Algériens avides de connaitre les tenants et aboutissants de cette histoire qui fait sans doute partie des histoires les plus mystérieuses et les plus douloureuses de la guerre de Libération nationale. Cela devrait intéresser au premier chef les chercheurs et historiens qui n'ont pas encore accès à toutes les données relatives à cette affaire. Une affaire qui mérite d'être connue et expliquée, sans passion et loin de tout esprit étriqué qui a souvent empêché une vraie écriture de notre Histoire.

Adel Fathi

La reddition d'Ali Hambli par l'image

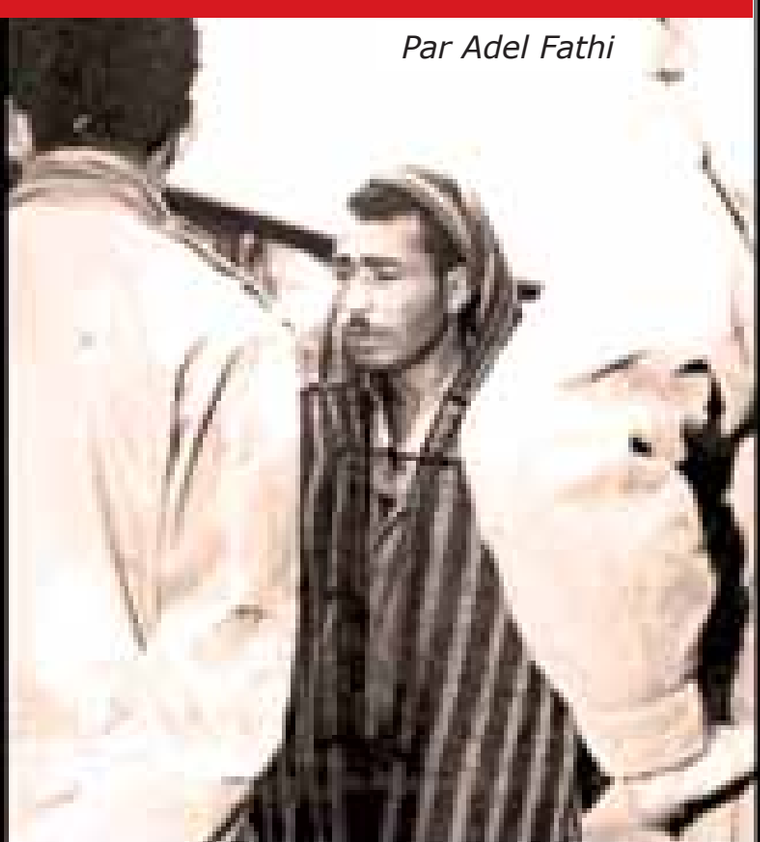
AU-DELÀ DES CLICHÉS

Par Adel Fathi

A la suite d'une op

La "katib
est détruite
dans la région d'Aumale :
150 rebelles hors de combat
65 armes saisies dont 5 F.M.

VOICI POURQUOI



La reddition d'Ali Hambli

Histoire

La scène du ralliement de Ali Hambli et de ses hommes, le 21 mars 1959, a été filmée par les services d'information de l'armée coloniale pour, bien évidemment, s'en servir pour les besoins de propagande, comme il en existe tant dans les archives françaises.

On sait par exemple, à travers des comptes-rendus de la presse française de l'époque, que le ralliement d'Ali Hambli et de son bataillon a fait spécialement l'objet d'une intense exploitation médiatique, d'abord au vu du caractère impressionnant des images : 150 combattants de la rébellion qui se rendent en même temps avec leurs armes, c'est un fait unique dans les annales. L'état-major de l'armée française espérait, bien entendu, provoquer par-là d'autres mouvements de dissidence et d'autres reddition de combattants de l'ALN, à un moment crucial de la guerre d'indépendance. On sait également que ce ralliement a été abusivement présenté, dans les médias et dans les discours de propagande des colonialistes, comme une réponse à l'offre de « la paix des braves » lancée durant cette période précisément par le général de Gaulle.

Cela dit, l'avantage dans ce cas de figure est que ces clichés peuvent aussi servir pour la recherche et la documentation. Car, disposant de rares documents sur cet épisode quelque peu occulté par l'historiographie officielle (à l'instar de tant d'autres moments peu glorieux pour l'image de notre Révolution), les historiens et autres chercheurs ont enfin la possibilité d'en tirer des éléments de connaissance importants qu'ils peuvent recouper ou compléter avec d'autres éléments pour constituer un aperçu plus circonspect et, disons, plus proche de la vérité.

En plus des clichés, il existe une vidéo qui dure exactement 3 minutes et 22 secondes, aujourd'hui accessible au public par une simple recherche sur la Toile. Elle nous montre ces hommes placés sous la protection de militaires français, à Aïn Beida, et transportés à bord de camions militaires formant un long convoi. Le cameraman focalise sur les visages de ces hommes, souvent assez jeunes, l'air dépité, et qui reçoivent de la nourriture distribuée par des soldats, tout aussi jeunes qu'eux et visiblement amusés par le défilé de ces « rebelles » déconfits, désabusés et surtout inquiets de leur sort, après l'acte éminemment grave qu'ils venaient de commettre.

Le film est certainement tiré de ces «Actualités illustrées» de l'époque, qui constituent une sorte de Journal télévisé diffusé en boucle sur grand écran, la télévision étant encore si rare à l'époque des événements. Or, le document tel qu'il nous est parvenu, cinquante-neuf ans plus tard, reste étrangement muet. Le sujet qui accompagne les images aurait pu éclairer davantage sur le contenu ; même si, généralement, les présentateurs de ce type d'actualités mettent l'accent sur un seul aspect, une seule image qui intéressent les promoteurs de la propagande militaire : le triomphalisme des vainqueurs et la décrépitude des vaincus. Car, pour eux, le ralliement des jeunes moudjahidine ce jour-là était une victoire qu'il fallait apprécier comme telle. Bien sûr, le cameraman est toujours instruit de mettre en valeur – par des séquences frisant la caricature – la magnanimité des soldats et officiers français devant des « rebelles » affamés par plusieurs mois de blocus – qui leur a été imposé par leurs frères d'armes –, et surtout ravagés par un sentiment de honte.

Au-delà des images stéréoty-

La reddition d'Ali Hambli

pées, le film ne raconte pas tout ce qui a été réellement dit entre les membres de ce bataillon de l'ALN et les officiers français en charge de les recueillir sur place, ni ce que ces derniers envisageaient de faire d'eux après cette séquence préparée pour la circonstance. Car, il est difficile de se fier à la bonhomie de façade affichée devant la caméra, laquelle ne laissait pas transparaitre la méfiance mutuelle, qui était pourtant de mise dès le premier jour, comme l'attestent plusieurs témoins de cet événement. La preuve, aussi, est que le chef du bataillon rallié, le commandant Ali Hambli (que les propagandistes coloniaux présentaient tantôt comme capitaine, tantôt colonel), sera quelques semaines plus tard éliminé par ceux-là mêmes qui l'avaient assuré de leur protection. Une élimination qui en dit long sur le traitement réservé par les militaires français à leurs prisonniers lors de la guerre de libération, avec sont lot d'exécutions sommaires, de « corvées de bois », faisant fi de toutes les conventions relatives aux droits des «prisonniers de guerre». Un statut que l'armée française n'a, d'ailleurs, jamais reconnu aux détenus algériens, même vis-à-vis de la Croix-Rouge internationale qui supervisait la situation des prisonniers dans les deux camps.

Adel Fathi

Extraits d'une video sur le web qui montrent les hommes de Ali Hambli placés sous la protection de militaires français, et transportés à bord de camions militaires. Aïn Beida, le 22 mars 1959.

La reddition d'Ali Hambli

Histoire

L'indépendance nationale

L'ABOUTISSEMENT D'UNE LONGUE LUTTE POPULAIRE

Par Boualem Touarigt

Guerre de libération

Histoire

La célébration du 53e anniversaire du recouvrement de l'indépendance nationale est une occasion pour une relecture de la guerre de libération nationale, de ses spécificités et de ses dimensions. Certains de ses aspects sont négligés ou non considérés à leur juste valeur. On n'en n'a pas tiré toutes les leçons.

La longue période qui a précédé le déclenchement de la guerre de libération nationale a été notamment marquée par la radicalisation des revendications qui progressivement se sont portées sur l'élimination du système colonial, le renforcement du sentiment national qui a fait que durant les années 1950 la volonté d'indépendance s'était étendue à différentes couches de la population, notamment à celles qui auraient pu être considérées comme relativement privilégiées. Durant tout le XXe siècle, les militants du mouvement national appartenant à des formations politiques différentes, se sont retrouvés dans des actions politiques unitaires. L'idée d'un rassemblement unitaire de militants de sensibilités partisanes différentes était admise et pratiquée, elle favorisera le succès de la stratégie d'union du FLN.

L'indépendance est arrivée à la suite d'une guerre de libération nationale de près de huit années, elle-même prolongement et forme radicale d'une longue lutte populaire qui n'a pratiquement pas cessé depuis le début de la coloni-

100 ANS
DOMINATION FRANÇAISE
AUX UNS LA MISÈRE
AUX AUTRES LA RICHESSE
PÉTROLE
SUIVEZ LE DRAPEAU DU PARTI COMMUNISTE & DE LA C.G.T.U
DEBOUT POUR L'INDEPENDANCE DES PEUPLES COLONIAUX!

sation. Aux premières insurrections paysannes du XIXe siècle, a succédé au début du XXe siècle une forme jusque-là nouvelle d'opposition à la colonisation : la lutte politique.

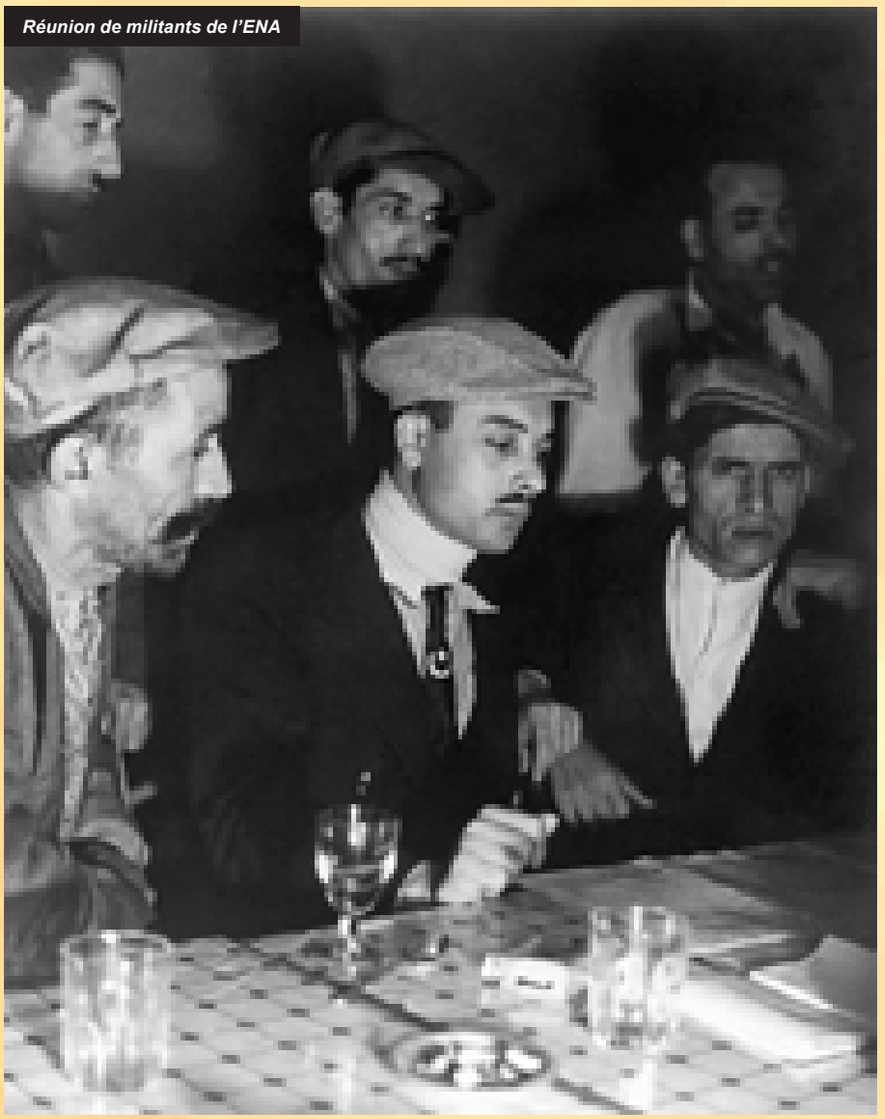
Les grandes insurrections populaires nées dans les campagnes s'arrêtent au début du siècle.

La lutte contre un système injuste

La colonisation imposa une législation particulière avec recours à des mesures alors anticonstitutionnelles au regard de la loi française : lois et juridictions en fonction de la confession des populations, responsabilités collectives, peines prononcées par l'administration sans recours à une juridiction indépendante avec respect des droits de la défense, peines spécifiques applicables aux seuls Algériens, contenues dans le Code de l'Indigénat, plusieurs fois reconduit, peines particulières de bannissement et d'internement sans recours à la justice. La laïcité, un des principes fondateurs de la IIIe république, était une réclamation des populations algériennes qui voyaient l'exercice de leur culte entravé par des mesures administratives, dirigé par des imams nommés et contrôlés par l'administration. L'école privée libre ne fut autorisée que pour les seuls Européens. L'enseignement de la langue arabe fut strictement contrôlé et plusieurs fois l'objet de condamnations sévères. Des lois foncières, dont la célèbre loi Warnier organisa la dislocation de la propriété collective algérienne. La

Manifestation de l'Etoile Nord Africaine

Délégation de l'ENA reçue au Ministère de l'intérieur


Réunion de militants de l'ENA

colonisation accapara toutes les terres collectives gérées par les associations religieuses et celles relevant du domaine public de l'Etat ottoman. De 1871 à 1898, la colonisation accapara 1,5 millions d'hectares. En 1917, les Européens disposaient de 2,3 millions d'hectares. La superficie de la propriété agricole des paysans algériens avait été réduite de près du tiers entre 1880 et 1900. 70% des paysans algériens possédaient moins de 4 hectares en moyenne.

L'émergence de la lutte politique

Née au sein des élites algériennes et adoptant des revendications relativement limitées se concentrant sur la dénonciation des injustices et la réclamation des droits pour les Algériens dans le cadre des lois en vigueur sans dénonciation du système colonial, la lutte politique s'élargit. Des personnalités émergent dès avant le XXe siècle : on peut citer M'hammed Ben Rahal (1858-1928) de Nédroma, et Mohammed Ben Mouhoub de Constantine. Des cercles et des associations pour l'égalité des droits apparurent dans différentes villes et dont certains disposèrent de leurs journaux. La revendication pour l'égalité des droits et le libre exercice de la religion musulmane s'accompagnait du refus de l'assimilation et l'affirmation d'une identité algérienne. Le mouvement « Jeunes Algériens » apparut avant la Première Guerre mondiale. Regroupant des notables et petits fonctionnaires, pour la plupart formés à l'école française, il revendiquait l'extension des droits pour les Algériens en particulier la citoyenneté qui avait été jusque-là refusée. Il obtint quelques concessions notamment du fait de l'action du gouverneur Jonnart qui fit voter des textes élargissant le droit de vote et l'accès à la citoyenneté.

Ferhat Abbas

Revendications sociales et identité nationale

L'Emir Khaled, président d'honneur de l'ENA

Les couches populaires s'engagent également dans la lutte politique. En 1926, est créée au sein des travailleurs émigrés en France l'Etoile Nord-Africaine. Ce parti, à ses débuts proche du mouvement communiste français, désignera comme président d'honneur l'Emir Khaled, petit-fils de l'émir Abdelkader et symbole de l'identité algérienne. Il est dirigé à ses débuts par des militants de la cause ouvrière parmi lesquels Hadj Ali et Messali Hadj qui va s'affirmer comme le leader de la revendication populaire pour l'indépendance. Avec l'Etoile Nord-Africaine, le mouvement national acquiert une dimension nouvelle dès ses débuts : la revendication sociale pour l'amélioration des conditions de vie des ouvriers rejoint l'affirmation d'une identité nationale et la revendication d'indépendance. L'Etoile Nord-Africaine réclama en 1927 le droit à l'autodétermination du peuple algérien.

Les quelques réformes qui furent initiées en 1919 ne remirent pas en cause la discrimination officielle à l'encontre des Algériens. La minorité européenne s'était modifiée au début du XXe siècle : la propriété agricole européenne s'était considérablement concentrée (en 1930, 74% des terres étaient détenues par 20% des propriétaires). Les Européens étaient en majorité urbains (à 72% en 1926), employés dans l'industrie (à 29%) et dans le tertiaire (60%). Ils représentèrent une force politique qui s'opposa de plus en plus violemment à toute réforme remettant en cause leur position dominante dans une société profondément inégalitaire. Le code de l'indigénat est continuellement prorogé. Le gouverneur Violette, partisan de quelques réformes limitées, est rappelé en 1927. Cette même année est constituée la Fédération des élus du Constantinois animée par Bendjelloul et Ferhat Abbas.

L'Etoile Nord-Africaine est dissoute une première fois le 20 novembre 1929. Après un recours en annulation devant les tribunaux, cette dissolution est confirmée par le gouvernement du Front Populaire en janvier 1937, ses dirigeants sont poursuivis.

Le 2 août 1936, Messali Hadj tient un discours à Alger qui fera date dans la mobilisation populaire. Le mouvement national s'implante fortement en Algérie. Il bénéficie à partir des années 1930 de l'apport de jeunes militants instruits et donne

Dr Mohamed Salah Bendjelloul

un élargissement significatif à sa base sociale.

Le 11 mars 1937, Messali Hadj crée le Parti du peuple algérien qui reprend les structures et l'encadrement de l'Etoile Nord-Africaine.

L'Association des Oulémas : le renforcement de l'identité algérienne

L'Association des oulémas, qui est créée en 1931, engage la lutte contre les superstitions et les attitudes rétrogrades qui avaient cours dans la pratique de l'Islam. Elle développe les actions culturelles et associatives diverses affirmant la spécificité de l'identité algérienne. Son action permet le renforcement et l'élargissement du sentiment national qui s'ancre dans les différentes couches de la population, que les pratiques du système colonial poussent de plus en plus au rejet de l'appartenance à la France. L'idée nationale algérienne est complétée par sa dimension religieuse qui véhicule des idées de progrès et

Association des Oulémas

de tolérance. En même temps, les différentes composantes du mouvement national se rapprochent dans la lutte politique commune malgré leurs divergences, ce qui favorisera l'union autour de l'objectif commun d'indépendance. Les partisans d'une évolution graduelle dans le cadre des lois en place évoluent progressivement vers la revendication de l'indépendance. Après le Congrès musulman de juin 1936, Ferhat Abbas, appuyé par l'association des oulémas, et un groupe d'élus modérés initie une démarche unitaire en 1942 en adressant aux autorités françaises et aux représentants des alliés un manifeste réclamant des droits pour les Algériens. Cette initiative débouchera sur la création, le 14 mars 1944 des Amis du Manifeste de la Liberté (AML) avec la participation des militants du PPA.

Mai 1945 : une étape décisive

Les massacres de mai 1945 accélèrent l'évolution du mouvement national. C'est une étape décisive du mouvement national. La volonté d'indépendance gagne les militants modérés qui se contentaient d'une évolution progressive vers plus de droits sans remise en cause du système colonial.

L'aile radicale du mouvement national s'était clandestinement préparée à la lutte armée à partir du congrès du MTLD de février 1947 qui décida de la mise sur pied d'une structure clandestine destinée à préparer la lutte armée. Les partisans du recours à la lutte armée se renforcent et sont parfois poussés par une base de plus en plus acquise et exaspérée par la répression coloniale. C'est à cette période que sont définies et mises en œuvre les règles et méthodes qui seront appliquées durant la guerre de libération nationale. Ce que les militants ont appelé la « pénétration politique », c'est-à-dire le travail de prépa-

Guerre de libération

Histoire

Manifestation du 8 mai 1945 à Sétif

Massacres de la population le 20 Août 1955

ration politique des populations et l'implantation des militants armés au sein d'une base populaire qui leur accorderait son soutien, devient une priorité des militants. On met en place les premières structures politiques, les réseaux de liaison, de collectes, de renseignement, et ce, bien avant le déclenchement de la guerre de libération nationale.

Des objectifs politiques pour une guerre populaire

La guerre de libération nationale qui se déclenche le 1er Novembre 1954 a des objectifs essentiellement politiques et elle les affiche dès le début. L'objectif principal est l'indépendance du pays.

La déclaration du 1er novembre l'affirme clairement :

« Nous avançons une plate-forme honorable de discussion aux autorités françaises si ces dernières sont animées de bonne foi et reconnaissent une fois pour toutes aux peuples qu'elles subjuguent le droit de disposer d'eux-mêmes

1- La reconnaissance de la nationalité algérienne par une déclaration officielle abrogeant les édits, décrets et lois faisant de l'Algérie une terre française en déni de l'histoire, de la géographie, de la langue, de la religion et des mœurs du peuple algérien. »

On voit dans ce texte l'évolution des années de lutte du mouvement national cherchant à imprégner les Algériens du sentiment d'identité propre et du rejet de l'assimilation. Le mouvement national arrivé au déclenchement de la lutte armée exprime cette évolution en affirmant que l'Algérie n'est pas une terre française.

La porte de la négociation toujours ouverte

Le FLN dans son texte fondateur se déclarait prêt à négocier si on reconnaissait le droit des Algériens à l'indépendance et avançait même des propositions concernant un problème qui lui apparaissait essentiel, celui de la minorité européenne :

« En contrepartie

1- Les intérêts français, culturels, et économiques, honnêtement acquis seront respectés ainsi que les personnes et les familles.

2- Tous les Français désirant rester en Algérie auront le choix entre leur nationalité d'origine et seront de ce fait considérés comme étrangers vis-à-vis des lois en vigueur ou opteront pour la nationalité algérienne et dans ce cas seront considérés comme tels en droits et en devoirs. »

La guerre de libération nationale avait donc un objectif clair, celui de l'indépendance et n'était pas dirigée contre une minorité. Le FLN offrait aux Européens d'Algérie la nationalité algérienne avec égalité de droits et de devoirs avec les autres habitants.

L'action diplomatique était incluse comme objectif politique de la guerre de libération nationale dès le déclenchement du 1er Novembre :« Pour parvenir à ses fins, le Front de libération nationale aura deux tâches essentielles à mener de front et simultanément : une action intérieure tant sur le plan politique que sur le plan de l'action propre, et une action extérieure en vue de faire du problème algérien une réalité pour le monde entier avec l'appui de tous nos alliés naturels ».

Congrès de la Soummam, août 1956

Déléguation du GPRA à Evian

L'action politique pour implanter l'armée de libération nationale

La plate-forme du congrès de la Soummam a approfondi les objectifs politiques et militaires. Le but stratégique est l'union de tous les Algériens derrière l'objectif central de l'Indépendance.

L'offre de négociation est renouvelée et l'objectif militaire est d'obliger le gouvernement français à négocier : *« Les buts de guerre, c'est le point final de la guerre à partir duquel se réalisent les buts de paix.*

Guerre de libération

Histoire

Les buts de guerre, c'est la situation à laquelle on acule l'ennemi pour lui faire accepter tous nos buts de paix…. nos buts de guerre sont politico-militaires :

1- L'affaiblissement total de l'armée française pour lui rendre impossible une victoire par les armes

2- La détérioration sur une grande échelle de l'économie colonialiste par le sabotage, pour rendre impossible l'administration normale du pays.

Le FLN utilisait ainsi la lutte armée, qui lui a été imposée par le pouvoir colonial, comme le moyen d'obliger le gouvernement français à reconnaître l'indépendance de l'Algérie. Il posait comme conditions essentielles l'unité de la population et du territoire. En même temps, il offrait une porte de sortie honorable en considérant les Européens comme des citoyens avec tous les droits et devoirs. La plate-forme de la Soummam déclarait que le FLN était prêt à négocier les autres aspects relatifs à la coopération dans tous les domaines entre deux gouvernements de pays indépendants.

Manifestations du 11 décembre 1960

Faire face à la stratégie du pouvoir colonial

Dès le début de la guerre de libération nationale, le FLN devait faire face à la stratégie du pouvoir colonial qui était restée pratiquement inchangée : obtenir l'élimination des groupes de l'ALN en remportant une victoire militaire totale et dégager une force politique qui appuierait sa politique. Ce fut le cas dès le début avec Soustelle. On chercha des personnalités algériennes représentatives et on multiplia des mesures pour susciter l'adhésion d'une partie de la population. Soustelle prit des mesures pour une réforme agraire, en fait le rachat par le gouvernement de terres agricoles devant être rétrocédées à des Algériens acquis à la France. Le général de Gaulle suivra la même politique, avec une nuance importante. Il ne chercha pas, contrairement aux gouvernements qui avaient précédé le sien, à préserver par tous les moyens les avantages et la position dominante de la minorité européenne. La quatrième République avait envisagé des statuts spécifiques complexes avec comme principal souci le statut particulier des Européens, allant même jusqu'à envisager un découpage du territoire avec un pouvoir local de type quasi fédéral pour éviter aux Européens de se soumettre à la loi du respect de la majorité exprimée par les urnes. Après avoir tenté de l'éviter, de Gaulle était prêt à l'indépendance à condition que le nouveau pouvoir soit totalement inféodé à la France. Ce qui lui importait le plus c'était la modernisation de la France pour en faire un pays militairement puissant sur la scène internationale et indépendant des deux grandes superpuissances. La continuité de la guerre en Algérie l'empêchait de concrétiser ses objectifs. Il voulait exploiter les richesses du Sahara algérien au bénéfice exclusif de l'économie française, disposer d'installations militaires qui lui permettraient d'imposer son contrôle sur les territoires africains notamment, et de bases d'essais pour mettre au point son arme nucléaire, objectif clairement affirmé. La grandeur de la France, la moder-

nisation de son armée et de son économie, le renforcement de son rôle sur la scène internationale n'étaient pas possibles avec le maintien d'une guerre en Algérie que lui imposait le FLN. Cela pouvait être possible avec une Algérie indépendante dont auraient été éliminés les plus radicaux des nationalistes et où aurait dominé une force politique acquise à la domination française. C'est ce qui expliqua le renforcement de la lutte militaire contre l'ALN qui eut à subir le plan Challe ainsi que son offre de reddition aux combattants accompagnée de tentatives de dégagement d'une « troisième force ». Cette politique, il l'appliqua à certains pays africains anciennement colonisés avec des résultats variables. L'objectif du FLN avait été donc de rendre impossible toute victoire militaire de l'armée coloniale et de barrer la route aux tentatives de faire émerger une force politique acquise au maintien de la présence coloniale. Le FLN avait, dès 1955, mené une action politique envers les couches modérées qui s'étaient engagées dans la lutte politique légale dans le cadre des institutions du pouvoir colonial. Le déclenchement de la guerre de libération et l'ampleur des massacres qui s'en suivirent firent réagir les élus algériens des différentes assemblées. La politique d'ouverture du FLN qui mit le sentiment national en avant et tendit la main à tous les militants quel que fût leur activité partisane empêcha le pouvoir colonial de compter sur une force politique algérienne. Le 26 septembre 1955, des élus algériens sous l'impulsion du député Bendjelloul votent une motion de défiance, s'opposant ouvertement au pouvoir colonial. C'est la « motion des 61 ». Le gouverneur général confirma officiellement qu'il lui était impossible de trouver des représentants algériens crédibles et possédant une assise populaire et en même temps acquis à ses réformes. Les démissions des élus et leur ralliement aux objectifs du FLN allaient se multiplier et s'accélérer pendant la durée de la guerre de libération nationale.

Le FLN maintient la porte de la négociation toujours ouverte

Pour le pouvoir français, le maintien de la guerre devint difficilement supportable sur le plan financier et aggrava les tensions au sein de la population métropolitaine dont une grande partie fut favorable à sa fin. Le FLN persévéra dans sa stratégie de large union autour de l'objectif d'indépendance et d'élargissement de la lutte diplomatique tout en maintenant ouverte la porte des négociations pour lesquelles il maintient ses concessions affirmées dès le début. Les points de la négociation avaient été explicités au congrès de la Soummam :

Le général Challe

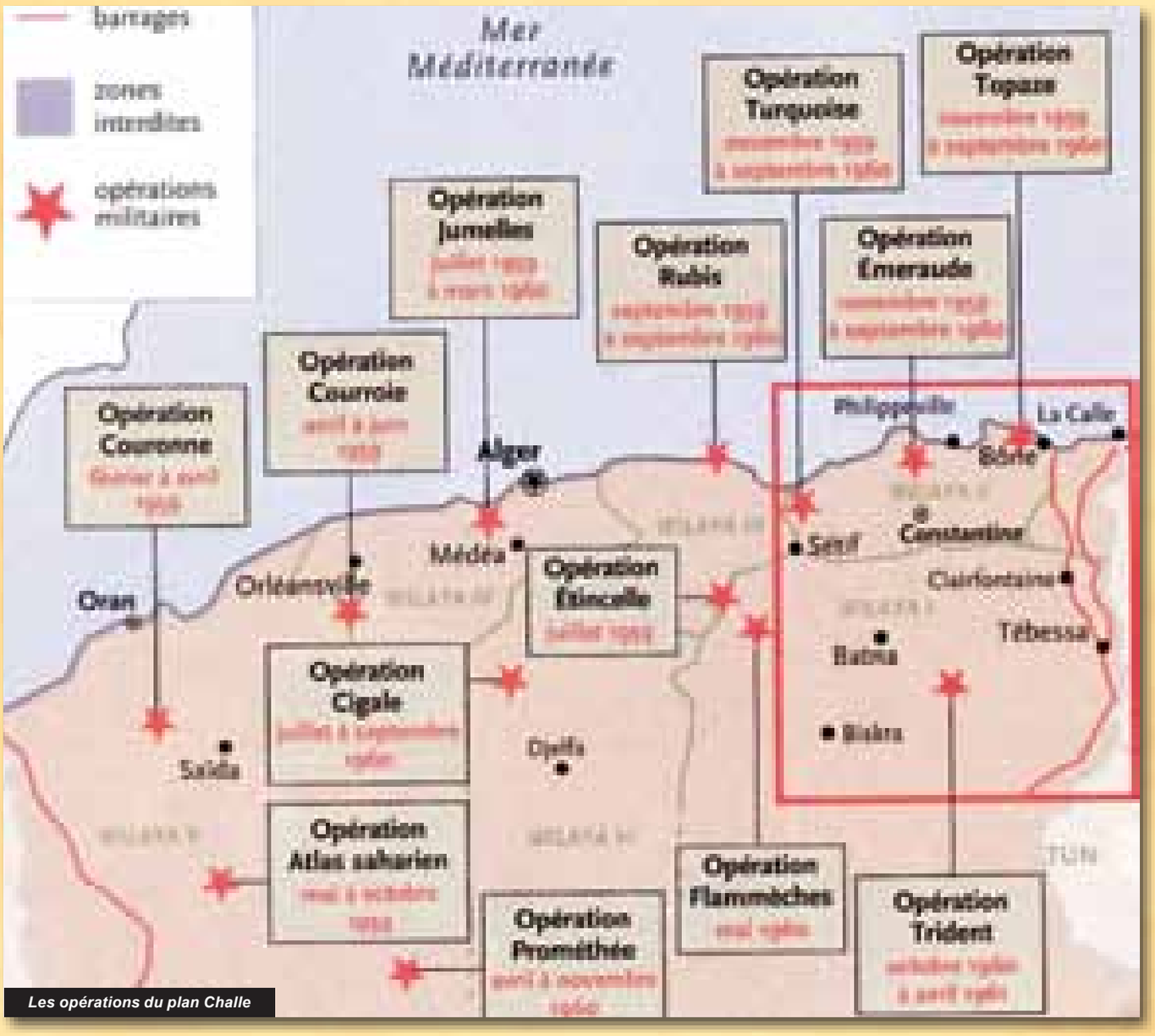
« Négociations pour la paix

Les négociations se font sur la base de l'indépendance (diplomatie et défense nationale incluses)

Fixation des points de discussion :

- *Limites du territoire algérien (limites actuelles y compris le Sahara algérien)*
- *Minorité française (sur la base de l'option entre citoyenneté algérienne ou étrangère – pas de régime préférentiel – pas de double citoyenneté algérienne et française)*
- *Biens français : de l'Etat français, des citoyens français*
- *Transfert des compétences (administration)*
- *Formes d'assistance et de coopérations françaises dans les domaines économique, monétaire, social, culturel, etc. »*

Le congrès de la Soummam avait même envisagé pour favoriser une issue rapide à la guerre, la poursuite des négociations après la proclamation de l'indépendance : « Dans une deuxième phase, les négociations sont menées par un gouvernement chargé de préciser le contenu des têtes de chapitre. Ce gouvernement est issu d'une assemblée constituante, elle-même issue d'élections générales. »



Les opérations du plan Challe

Les moyens d'action politiques au service de l'objectif stratégique

L'objectif stratégique du FLN était de gagner les différents courants politiques du mouvement national à l'union autour de l'objectif de l'indépendance. Dès 1955, les élus et les représentants modérés furent approchés et se positionnèrent pour l'indépendance. Les anciens de l'UDMA avec à leur tête Ferhat Abbas rejoignirent très tôt le FLN ainsi que les modérés du MTLD qui n'avaient pas appuyé le déclenchement de la guerre de libération. Le CCE issu du congrès de la Soummam arriva à rallier à titre individuel les anciens militants du parti communiste interdit par le gouvernement français, parmi lesquels des Européens et beaucoup s'engagèrent dans la lutte armée. L'ouverture vers tous les militants du mouvement national sans exclusive et le renforcement de la lutte politique furent les caractéristiques et la particularité de la guerre de libération nationale. La grève des huit jours décidée pour appuyer la discussion de la question algérienne

Grève des huit jours en 1957

Les membres du CCE à Madrid en 1957

à l'ONU en fut un exemple frappant. Elle rapprocha encore plus les Algériens qui firent face à une répression terrible de l'armée coloniale et renforça leur solidarité. La détermination du peuple algérien apparut au monde ainsi que la représentativité du FLN. Cette grève et sa répression eurent un grand impact sur l'opinion française où la revendication d'indépendance recueillit plus de soutien et de sympathie et aussi sur l'opinion mondiale.

La guerre de libération nationale fut l'action militaire d'une force politique nationale au service d'un objectif politique central : obliger le gouvernement français à reconnaître le droit à l'indépendance du peuple algérien. Elle réussit à ancrer encore plus profondément le sentiment national auquel adhérèrent les différentes couches de la population, y compris celles qui auraient pu être considérées comme relativement favorisées par rapport à la masse des Algériens pauvres et analphabètes. L'action armée rendit impossible une victoire militaire qui avait été recherchée par les différents gouvernements français pour refuser l'indépendance d'abord puis de l'admettre en éliminant les éléments les plus radicaux du mouvement national et en dégageant une élite acquise aux idées néocoloniales. L'action politique rendit également impossible un appui populaire à cette politique, comme elle élargit le soutien diplomatique international à la cause algérienne et influa positivement sur le basculement de l'opinion publique française de Métropole qui rejeta dans sa majorité la poursuite de la guerre.

Boualem Touarigt

GUERRE POPULAIRE
ET VICTOIRE MILITAIRE

Par Boualem Touarigt

Guerre de libération

Histoire

Dans des écrits d'historiens français sur la guerre de libération nationale,subsistent encore aujourd'hui après 63 années d'indépendance des affirmations qui sont des contre-vérités et reflètent des appartenances idéologiques. On peut en noter plusieurs. Certaines personnes, qui ne peuvent être toutes accusées de colonialisme, ont affirmé que la minorité européenne était en danger, menacée par des extrémistes religieux musulmans dont l'objectif, donc celui du FLN était de chasser tous les Européens d'Algérie. D'autres, peut-être influencées par le climat médiatique actuel, ont considéré que les indépendantistes algériens cherchaient à éliminer les Chrétiens contre lesquels était dirigée la guerre de libération. D'anciens activistes proches des ultras de l'Algérie française ont même affirmé que la pratique de la torture avait été une nécessité, utilisée pour sauver des vies humaines, alors qu'elle a été systématique et exercée de manière continue pratiquement depuis le début de la colonisation. Les nostalgiques de la colonisation les plus actifs, parmi lesquels de nombreux partisans de l'OAS ont même affirmé qu'ils avaient obtenu une victoire militaire totale sur le terrain en ayant réussi à éliminer les forces de l'ALN et que le Général de Gaulle les avait trahis en accordant l'indépendance aux Algériens.

La particularité d'une guerre populaire

Une guerre révolutionnaire n'est pas une guerre classique. Elle est d'abord populaire. Les combattants ne forment pas une armée classique vivant dans ses casernes. Ils sont au milieu des populations. Des tâches essentielles de soutien sont prises en charge par ces populations: d'abord la logistique y compris l'hébergement, le ravitaillement, et le soutien financier, mais aussi les liaisons entre les combattants et tout le travail de renseignement et de surveillance de l'ennemi. Le *« moussebel »* avait en charge cette mission difficile d'appui aux combattants, reconnu par l'organisation militaire. Les tâches spécifiquement politiques dirigées vers les populations pour obtenir et maintenir leur adhésion à la lutte armée était fondamentale. Le responsable politique chargé de l'information et du travail d'explication envers les populations avait un rôle essentiel dans l'organigramme de l'ALN. Chaque chef d'un territoire militaire (wilaya, zone, région, secteur) avait un adjoint spécialement chargé de ces questions politiques.

Dans un premier temps, l'armée française fut empêtrée dans ses conceptions dépassées de la guerre

L'ALN à l'attaque de la Ligne Morice

et ne sut faire face. Les soldats se contentèrent de surveiller les lieux les plus habités, notamment par la population européenne, harcelés par les combattants de l'ALN qui menaient des opérations surprises d'embuscades et de harcèlements, refusant l'affrontement prolongé et les batailles sur terrain découvert, faisant le vide devant les opérations massives de type classique engageant des forces nombreuses avec des moyens lourds (blindés, artillerie). Les opérations de bombardement intensif ordonnées dès le déclenchement de la guerre de libération et formellement couvertes par le pouvoir politique n'obtinrent pas de résultats militaires et s'accompagnèrent de représailles visant les populations.

Le général Challe, désigné par de Gaulle dès son arrivée au pouvoir fut chargé de mener une nouvelle forme de guerre, celle qui visait d'après ses concepteurs l'élimination des combattants de l'ALN. Cette stratégie était l'aspect militaire du plan de de Gaulle, complétée par des actions plus politiques pour dégager des élites algériennes appuyant le maintien de la présence française et susciter une adhésion populaire : généralisation du droit de vote, redistribution des terres, élargissement de l'instruction, emplois des Algériens, développement de l'activité économique, toutes sortes de mesure contenues notamment dans son fameux « plan de Constantine ». Le plan Challe comportait des mesures spécifiquement militaires : il engagea des forces considérables dans des opérations d'encerclement systématique de vastes zones. Il mit en place des « commandos de chasse », des soldats parachutés dans les zones occupées par l'ALN, vivant sur le terrain et censés traquer les combattants de jour comme de nuit. Transportés par hélicoptères, disposant de ravitaillement, ils étaient en relation radio avec leurs commandements et pouvaient signaler les combattants de l'ALN pour demander un appui aérien et des renforts de troupes. Les moudjahidine reconnurent avoir subi de fortes pertes durant les grandes opérations du plan Challe, mais arrivèrent à s'adapter. Les grandes

Opération « Jumelles » du plan Challe

unités furent éclatées en petites sections de taille réduite et fondues dans la nature et au sein de la population. Dans beaucoup de cas, les combattants de l'ALN évitèrent l'affrontement direct et se dérobèrent aux coups de l'ennemi. Certains allèrent se réfugier à proximité des agglomérations alors moins exposées où ils déclenchèrent des opérations de harcèlement là où on ne les attendait pas. Le plan Challe exigea des moyens humains et matériels exorbitants qui devaient être mobilisés sur de longues périodes. Les unités de l'ALN se reconstituèrent après les opérations de bouclage. L'effet de surprise qui avait pu jouer au début lors des premières opérations, (le plan Challe s'appliqua d'Ouest en Est sur pratiquement trois années) n'eut ensuite plus d'effets. Les combattants avertis par les wilayate voisines se réorganisèrent avant l'arrivée des forces coloniales dont ils surveillaient les mouvements, se dispersant avant l'arrivée des troupes et se regroupant loin des zones encerclées.

Le plan Challe finit par gêner le projet politique du général de Gaulle qui en fit la remarque à ses

officiers. Il entraîna notamment un déplacement massif des populations rurales algériennes vers des camps de regroupement pour, selon l'état-major français, retirer l'appui populaire aux combattants de l'ALN. Les zones ainsi évacuées furent systématiquement bombardées. Les opérations de ratissage et de « chasse » furent accompagnées de massacres et d'exactions qui renforcèrent l'adhésion des populations autour du FLNet accentuèrent le rejet de la présence française. Des témoignages récents de moudjahidine révèlent que les camps de regroupement avaient été politiquement travaillés par le FLN, et dans bien des cas ces moudjahidine, évacuant les zones de combat trouvèrent un hébergement et du ravitaillement là où on ne risquait pas de venir les chercher. L'ALN put mener des actions de harcèlement derrière les troupes ennemies dans des lieux laissés sans surveillance.

Le plan Challe aurait pu aboutir à une victoire militaire, à une seule condition. Que la population algérienne cesse de soutenir les combattants de l'ALN et les rejette. Cela voudrait direque la population aurait adhéré à un projet politique comportant le maintien de la présence française dans laquelle elle aurait trouvé respect et dignité et qu'elle refusait l'indépendance.

Sur cette guerre menée par les forces coloniales, nous avons plusieurs témoignages d'officiers de l'armée française.

Les témoignages d'officiers français

Le général Maurice Schmitt, déclarait lors d'une intervention à un colloque consacré à la guerre d'Indochine organisé par le Centre d'Etudes d'Histoire de la Défense les 30 novembre et 1er décembre 1998 :

« Le maintien de l'ordre exige donc beaucoup d'hommes. Nous étions 500.000 en Algérie pour une population de 10 millions d'habitants. Pour des raisons financières évidentes, des effectifs adaptés à une telle menace ne peuvent être maintenus en permanence en activité. »

Roger Trinquier est un officier parachutiste qui a été en 1956 l'adjoint du général Massu chef de la 10ème division parachutiste. C'est lui qui a mis en place le Dispositif de Protection Urbaine (DPU), annoncé par le gouverneur général Robert Lacoste le 4 mars 1957 qui organisait des mécanismes de surveillance étroite des populations algériennes d'Alger, basé sur la délation systématique. En 1958, il prend la suite du colonel Bigeard à la tête du 3ème régiment des parachutistes coloniaux. Il prend une part active au coup d'état du 13 mai 1958 et fait partie du Comité de Salut Public avant d'être rappelé en France en 1960.

En 1961, il publie La guerre moderne(éditions La Table Ronde, repris dans Stratégies de la guérilla de Gérard Chaliand éditions Payot et Rivages, 1994) dans lequel il expose ses idées sur la guerre révolutionnaire. Voici ce qu'il écrivait :

Le colonel Roger Trinquier

« L'appui de la population est donc capital pour le guérillero ; il nous interdit, en particulier, de réaliser contre lui la surprise, facteur essentiel du succès au combat.

Les postes militaires, installés à grands frais dans les zones à pacifier, n'ont en général aucun rayonnement. Le dispositif des postes est étalé à livre ouvert sous les yeux de nos ennemis qui l'observent à loisir. »

Pour lui, les méthodes du plan Challe ne pouvaient pas donner de résultats:

« Hors de leurs postes ou de leurs bases, commandos ou patrouilles ne pourront pas subsister longtemps, quelques jours à peine, le temps d'épuiser le ravitaillement qu'ils peuvent emporter avec eux. Il ne leur sera pas possible de vivre sur le pays, car ils ne disposent d'aucun des moyens dont usent les guérilleros. Les bandes armées ont en effet la popu-

lation qui les éclaire, une organisation qui prépare chaque jour leur stationnement, pourvoit à leur ravitaillement et assure en permanence leur sécurité. Les commandos se déplacent en aveugles, sous la seule protection des éclaireurs qu'ils détachent en avant d'eux ; la nuit, au repos, des sentinelles rapprochées ne leur assureront qu'une sécurité très précaire ; leur usure physique et nerveuse sera donc rapide. En outre ils ne pourront pas varier leurs itinéraires autant qu'ils pourraient le souhaiter, en particulier sur le chemin du retour, surtout si le relief est difficile. Ils n'échapperont pas à la surveillance de la population et des guetteurs qui sauront vite déceler leurs habitudes. Ils sauront qu'à partir d'un certain point, une patrouille engagée sur une piste ne la quittera plus : quelquefois par routine, souvent parce qu'elle n'aura pas la possibilité d'en sortir. Il ne se passera rien aussi longtemps que nos ennemis ne pourront pas réunir de forces suffisantes pour l'attaquer. Mais lorsque cette possibilité leur sera donnée, ils le feront. Cette expérience, inlassablement tentée par des militaires qui croient encore qu'il est possible de battre nos adversaires sur leur propre terrain, s'est souvent soldée par de graves échecs ; au mieux, elle n'a jamais donné de résultats probants.

Pour les mêmes raisons, les embuscades isolées ne donneront pas de résultats. Le plus souvent elles sont décelées avant même leur mise en place et seront inutiles ; d'autres fois, elles pourront même tourner à notre désavantage.

Attentats signés OAS

Commandos de chasse ou autres, embuscades isolées, sont des procédés de combat que peut employer la guérilla qui bénéficie de l'appui de la population et qui dispose sur le terrain d'une organisation-soutien.

Les opérations de grande envergure conduites avec des moyens classiques dans un cadre voisin de celui de la guerre conventionnelle, toujours limitées dans le temps, dispersent momentanément les bandes beaucoup plus qu'elles ne les détruisent.

C'est ce théoricien de la guerre subversive, partisan de l'OAS qui affirmait en 1961 que les opérations du plan Challe étaient condamnées à l'échec: *« Mais la surprise, facteur essentiel du succès, n'est pratiquement jamais réalisée. En effet, nous l'avons vu, la population au milieu de laquelle nos troupes vivent et se déplacent a pour mission de renseigner les guérilléros, et aucun mouvement de troupe ne peut lui échapper. Le bouclage n'est jamais étanche ; les troupes chargées du ratissage sont toujours trop peu nombreuses pour fouiller un terrain toujours vaste et difficile, dans lequel les bandes dispersées ont la possibilité de disparaître pendant la durée toujours très courte de l'opération. »*

Beaucoup d'auteurs ayant écrit sur la guerre de libération nationale, parlent de cette victoire militaire obtenue par l'armée française sur les combattants de l'ALN. Dans une guerre populaire la défaite des guérilléros est d'abord politique et elle signifie que les populations refusent de suivre ces combattants et ne leur apportent plus le soutien sans lequel ceux-ci ne peuvent plus mener d'action militaire.

Boualem Touarigt

La Wilaya V historique

Ben M'Hidi
LE RIGOUREUX ORGANISATEUR

Par Adel Fathi

La zone 5, devenue la Wilaya V après le congrès de la Soummam, le 20 août 1956, confiée par le groupe des 22 à Larbi Ben M'Hidi, était la plus vaste des régions durant la révolution algérienne. Elle couvrait l'ensemble du territoire de l'ancien département de l'Oranie, à l'ouest du pays, avec pour capitale Oran, constituée en grande majorité de colons dominant la vie économique et sociale.t

Au PC de la Wilaya V, après la réunion des chefs de zone avec le commandement de la Wilaya. Octobre 1957.
1- Houari Boumediene. 2- Larbi Ben M'hidi. 3- Abdelhafid Boussouf

Guerre de libération

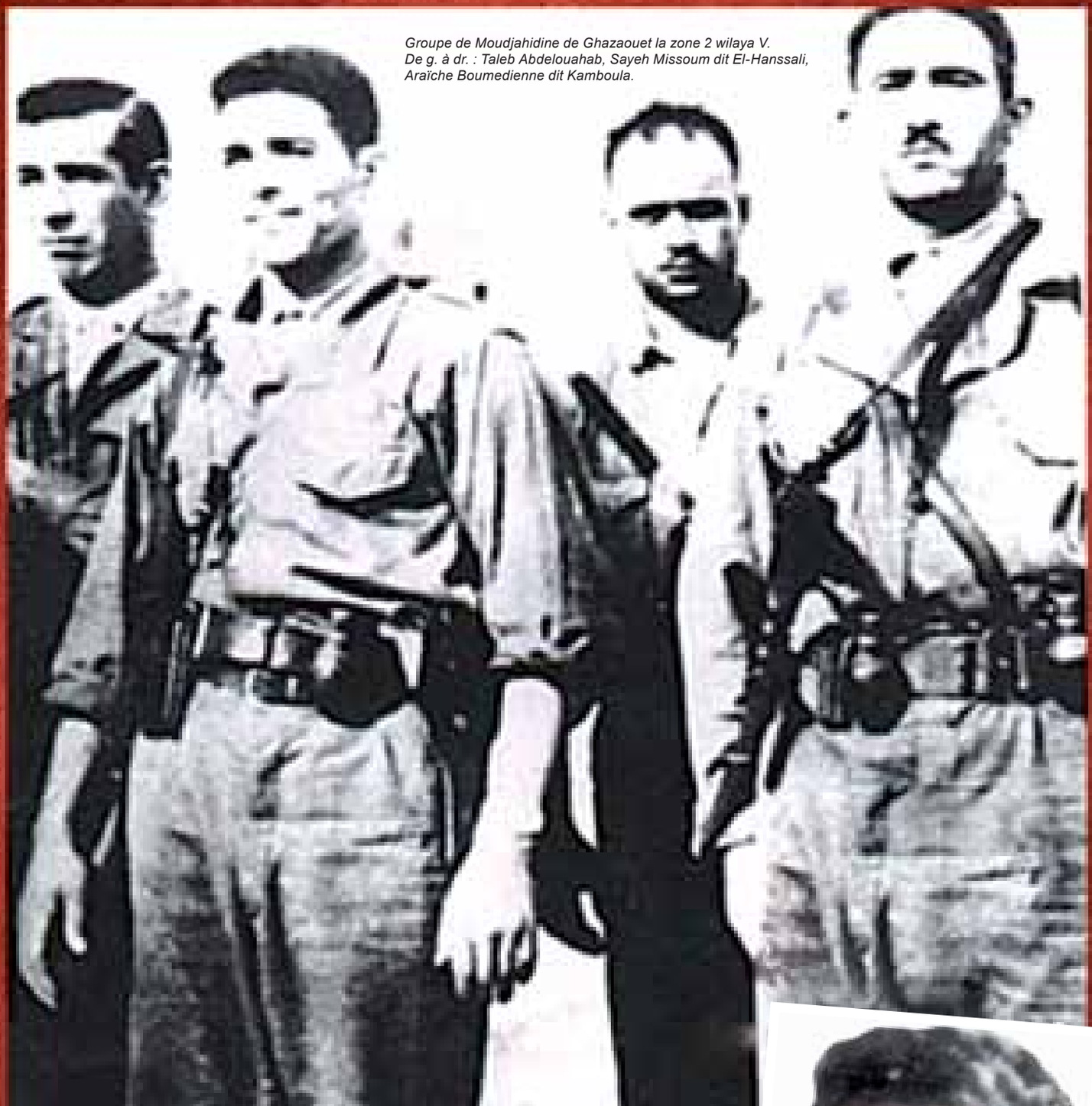
Histoire

La wilaya ne manque pas de zones montagneuses boisées formées de maquis, notamment les monts des Traras, de Tlemcen à Saida, Frenda près de Tiaret. On y distingue l'Ouarsenis, le Dahra, vers Chlef, les monts des Ksour, dans l'Atlas saharien et le Djebel Amour, avant le désert. La wilaya est frontalière dans sa partie ouest, et ce du nord au sud, du Maroc, où se sont repliés, avant la construction du barrage de barbelés électrifiés par les tenants du colonialisme, au milieu de l'année 1956, ses cadres au fur et à mesure que la Révolution prenait son ampleur, face aux offensives de l'armée coloniale. Ici, les moudjahidine de l'Armée de libération nationale (ALN) avaient eu la tâche facile pour mener des actions contre l'ennemi, une année après le déclenchement de la lutte armée, avec le démantèlement des réseaux messalistes à Tlemcen et Oran, moins implantés que dans les autres zones du pays. Peu avant le déclenchement de la lutte armée, le 1er novembre 1954, le stratège hors pair, Ben M'Hidi, suivant les plans jetés par le groupe des Six, dont il faisait partie, avait commencé à organiser cette zone aux côtés de ses adjoints, des militants du Constantinois, Abdelmalek Ramdane et Abdelhafid Boussouf. Les grandes lignes de l'organisation révolutionnaire, mises en place par le groupe des Six, après de longues rencontres clandestines, ont été précisées pour l'histoire et la postérité, par l'un des artisans de la Révolution, compagnon de Ben M'Hidi, à savoir Mohamed Boudiaf. « Nous décidâmes d'appeler l'organisation politique : Front de libération nationale (FLN) et l'organisation militaire : Armée de libération nationale (ALN) », écrit en novembre 1974, dans la revue El Djarida, Boudiaf. Pour ce qui est des structures, l'Algérie fut divisée en six Wilayas. La première délimitée au nord par la ligne de chemin de fer allant de Béni Mansour à Souk-Ahras, à l'est par la frontière tunisienne, au sud par les confins sahariens et à l'ouest par les limites de l'ex-département de Constantine. Ce fut Ben Boulaïd, assisté de Chihani, qui en avait la direction. La deuxième délimitée au nord par la mer, à l'est par la frontière tunisienne, au sud par la ligne de chemin de fer Béni Mansour- Souk-Ahras et à l'ouest par la ligne de chemin de fer allant de Béni Mansour à Bougie. C'est Didouche, avec comme adjoint Zirout, qui fut placé à sa tête. La troisième comprenant la Grande Kabylie était placée sous le commandement de Krim, avec comme adjoint Ouamrane. La quatrième comprenant le reste de l'ex-département d'Alger avait comme responsable Bitat dont l'adjoint était Souidani Boudjemâa. La cinquième couvrant le territoire de l'ex-département d'Oran était dirigée par Ben M'hidi, quant à son adjoint le choix lui était laissé entre Ramdane Benabdelmalek et Boussouf. La sixième qui n'existait pas sur le papier devait couvrir tout le Sud algérien : les ex-territoires du Sud, les oasis et la Saoura. Personnellement, je fus chargé de rejoindre la Délégation extérieure avec tous les documents et de retourner au pays pour la réunion de janvier 1955 (qui n'eut jamais lieu NDR). » « Une stratégie en trois étapes combinant les aspects politique et militaire fut arrêtée au terme de longues discussions. Première étape : installation du dispositif militaire et politique de préparation et d'extension. Du point de vue militaire, à la date du déclenchement, toutes les Wilayas étaient tenues de se manifester en donnant le maximum de force et d'éclat à leur action, en vue de démontrer que l'insurrection touchait tout le territoire national. Après les premières actions, tous les hommes armés devaient se retirer sur des positions préparées à l'avance et susceptibles de leur assurer le maximum de sécurité. En attendant un armement adéquat, le Comité de wilaya devait installer des cellules politiques, tout en parachevant la formation des militants encore inaccoutumés à la vie des maquis. Les seules actions autorisées sur le plan militaire étaient la reconnaissance du terrain, l'organisation des relais, des zones de repli et des dépôts de vivres et de médicaments, la collecte des armes, le harcèlement de nuit des forces ennemies, les petits coups de main contre les forces isolées. Dans cette étape, il était recommandé d'éviter l'affrontement avec un ennemi encore beaucoup plus puissant que nous. L'objectif principal de cette étape était politique : compte tenu de la surprise des masses et de leur manque d'information, au moment du déclenchement, les cellules politiques, de même que les hommes armés, avaient pour tâche essentielle d'expliquer aux masses populaires le sens, la nature

Membres de la Wilaya V. 1- Abdelhafid Boussouf. 2- Larbi Ben M'hidi. 3- Houari Boumediene

et les objectifs de notre action, afin de gagner leur sympathie et leur soutien. Pendant cette étape d'explication, les mouchards et les agents de l'autorité coloniale devaient être particulièrement visés pour encourager les masses », témoigne-t-il. La deuxième étape : « Celle de l'insécurité généralisée. Du point de vue militaire, les groupes armés plus nombreux, mieux aguerris, dotés d'un armement plus important, devaient passer à des actions dont l'objectif était de généraliser l'insécurité sur tout le territoire : embuscade, destruction des ponts, chemins de fer, routes, transformateurs électriques, coups de main plus audacieux et plus nombreux, terrorisme urbain contre les ennemis de la révolution. Au niveau politique, les masses ayant été préparées pendant la première étape devaient être organisées et intégrées dans l'action afin de mener parallèlement aux maquisards des luttes de masses : grèves, manifestations, campagnes de désobéissance. Elles devaient en outre prendre en charge les tâches d'administration et de justice dans le but de couper l'administration coloniale. Les renseignements, la logistique et le ravitaillement étaient aussi de leur ressort », ajoute le défunt président. La troisième étape consiste en la « constitution de zones franches », écrit-il, « Au point de vue militaire, une partie du territoire étant libérée, il fallait constituer des zones franches fortifiées et soustraites totalement à l'atteinte de l'ennemi. C'est dans ces conditions seulement que pouvait être mise en place une direction révolutionnaire chargée du commandement de l'ensemble des actions et résidant donc sur le terrain. Au point de vue politique, c'est dans cette dernière étape, que la fusion devait se faire entre aspect militaire et aspect politique afin de dégager les différents organes de pouvoir révolutionnaire, préfiguration de celui qui dirigerait le pays après l'indépendance ». Evoquant les armes et les fonds, « avant-dernier point des tâches du Comité des Six », Boudiaf précise que chaque Wilaya fut chargée de se procurer des fonds par ses propres moyens. Selon lui, les Wilayas IV et V étaient les plus faiblement armées lors du déclenchement de la lutte de libération nationale. En dépit de cet obstacle, les hommes de Ben M'Hidi répondirent à l'appel, le jour J.

Mohamed Lamine



Groupe de Moudjahidine de Ghazaouet la zone 2 wilaya V.
De g. à dr. : Taleb Abdelouahab, Sayeh Missoum dit El-Hanssali, Araïche Boumedienne dit Kamboula.

Benabdelmalek, 1E DIRIGEANT TUÉ LES ARMES À LA MAIN

Par Mohamed Lamine

Guerre de libération

Histoire

Fortement armés de leurs convictions à toute épreuve, en la cause juste, celle de s'affranchir d'un joug colonial inique et cruel, Ben M'Hidi, ses adjoints et les moudjahidine et malgré des moyens dérisoires, lancèrent les premières actions, certes modestes, mais symboliquement porteuses, car relayées ultérieurement, par les journaux coloniaux, contre les intérêts de l'occupant, en ce 1er novembre 1954.

L'histoire retient que c'est dans la Zone 5 que le premier colon fut tué et ce, une demi-heure avant l'heure H, fixée à minuit, début de ce que les tenants du colonialisme appelèrent la « Toussaint rouge ». Les faits sont rapportés par un colon présent sur les lieux, et qui échappa à son destin : c'était devant le poste de la Gendarmerie de Cassaigne (aujourd'hui Sidi Ali) près de Mostaganem, exactement à 23 heures trente minutes, le 31 octobre 1954. Ce poste était ciblé par les moudjahidine, dirigés par Benabdelmalek Ramdane, mais un Européen, nommé François Laurent, venu alerter les gendarmes, fut tué, avant l'heure H. Quelques jours plus tard, le journaliste colonialiste L'Echo d'Oran, relatait le témoignage d'un certain Mendez, ami du colon tué, sur les faits : «Laurent François, vingt-deux ans à peine libéré de son service militaire, et son ami Jean-françois Mendez vingt ans, tous deux originaires de Picard, dernier village sur le littoral à l'est de l'Oranie, avant le département d'Alger, reviennent après minuit,

Le poste de la Gendarmerie de Cassaigne (aujourd'hui Sidi Ali) près de Mostaganem, ciblé par les moudjahidine le 31 octobre 1954

en (voiture) 4 CV, d'une soirée dansante passée au Grand Hôtel de Mostaganem. Ils ont décidé de faire un détour par Cassaigne (Sidi Ali) car la RN 11, route directe du littoral, est en chantier. Peu après le carrefour de la RN 11 et du CD 8 (chemin départemental), leur nouvel itinéraire, se trouve la ferme Monsonégo. Soudain, ils voient surgir dans la lumière des phares un homme, en slip et tricot, gesticulant ; il leur crie d'aller chercher du secours. La 4CV stoppe, Jean-François ouvre la portière, deux

François Laurent

coups de feux claquent, l'homme s'enfuit dans les vignes, la voiture redémarre. Le pare-brise et la vitre du chauffeur ont été brisés. Mendez éponge avec ses mouchoirs le sang de son copain qui a été touché au front. La 4CV fonce vers Cassaigne (Sidi Ali) et sa gendarmerie, elle s'arrête à quelques mètres de la porte cochère : Laurent frappe à coups redoublés, Jean-François tire la chaîne de la cloche. Le silence paraît des heures, quand soudain un premier tir d'arme de guerre retentit, Laurent dans la lumière des phares est atteint à la tête et s'écroule en hurlant ; deux autres tirs quasi simultanés visent Jean-François qui s'était jeté à terre et s'acharnait à cogner du pied au portail, toujours clos. La prison toute voisine s'éclaire, il semble qu'à ce moment-là les terroristes se sachant découverts aient décroché. Jean-François se lève et court vers le village chercher du secours, il dévale le talus du petit bois de pins entourant le Monument aux Morts et se retrouve face à Rodriguez qui a déjà revêtu sa djellaba et pris son fusil de chasse, deux autres gardiens de nuit sont là dont l'un viendra, mal en point s'allonger, sous notre fenêtre. Rodriguez (il sera plus tard enlevé par le FLN) et Jean-François vont chercher le docteur Gilbert. A leur retour à la gendarmerie, le portail s'ouvre enfin à la demande du médecin, Laurent gît toujours inanimé. Il rendra son dernier soupir durant son transport à l'hôpital de Mostaganem. » « Pendant ce temps à Ouillis, à une quinzaine de kilomètres de là, poursuit le journal, et pour coordonner l'attaque du

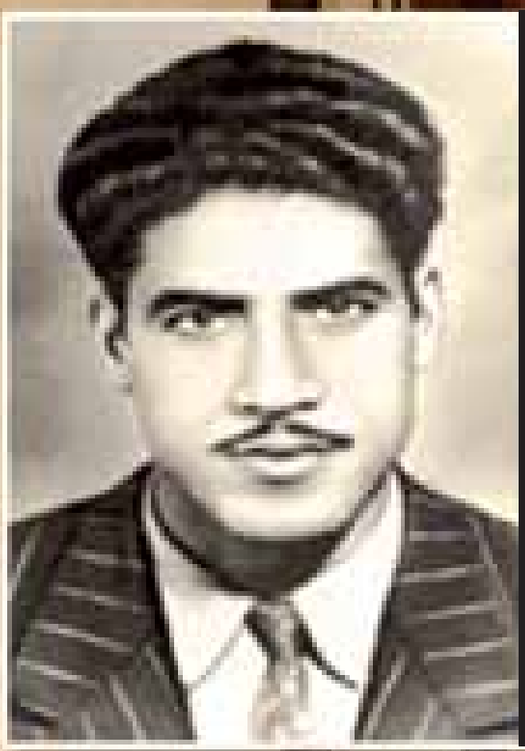
Debout de g. à dr. : Rabah Bitat, Mostefa Benboulaïd, Didouche Mourad, Mohamed Boudiaf. Assis : Krim Belkacem et Larbi Ben M'hidi.

poste de gendarmerie de Cassaigne (Sidi Ali) par les moudjahidine, un autre groupe qui tentait de déposer des explosifs pour faire sauter un transformateur et couper le courant dans toute la région, échoua dans son plan, accroché par des gardes champêtres. Si l'entreprise avait réussi, (les localités) de Ouillis, Bosquet (Hadjadj), Lapasset (Sidi Lakhdar), Picard (Khadra) et Cassaigne (Sidi Ali) auraient été plongées dans l'obscurité. On comprit le plan des terroristes lorsqu'on découvrit des échelles dressées contre les murs de la gendarmerie de Cassaigne : ils attendaient l'arrêt du courant pour attaquer la gendarmerie qu'ils avaient au préalable privée de téléphone. S'ils s'étaient emparés des armes et munitions quelle eût été l'ampleur du massacre des civils

De g. à dr. : Lakhdar Bentobbal et Larbi Ben M'hidi au Congrès de la Soummam 1956

désarmés », s'est réjoui alors, le journal colonialiste. D'autres opérations réussies de l'ALN furent rapportées. Ainsi, à Oran, un chauffeur de taxi d'origine juive, allié à l'administration colonialiste fut abattu. D'autres groupes de moudjahidine réussirent à incendier des fermes, à brûler des récoltes et à mettre hors d'usage des poteaux télégraphiques, pour isoler les villages et les villes. Avec toutes ces actions, l'ALN de l'Oranie, comme dans d'autres régions, a réussi son coup d'éclat, donnant lieu à une alerte générale des forces de répressions coloniales. C'est à la faveur du déploiement en masse des forces coloniales, que l'adjoint de Ben M'Hidi, le chahid Benabdelmalek Ramdane, membre des 22, tombe prématurément au champ d'honneur, quatre jours après le début de la Révolution, soit le 4 novembre 1954, à l'issue d'un accrochage avec l'ennemi, près de Sidi Lakhdar, dans la forêt de Ouled si Larbi, dans la région de Mostaganem (Dahra) qu'il dirigeait. Au cours de ce mois de novembre, les combattants de l'ALN, ne pouvaient pas facilement se mouvoir dans leur zone, compte tenu de la forte présence de l'armée coloniale. Une cinquantaine d'entre eux tombèrent au champ d'honneur, ou arrêtés, tandis que les dirigeants de la Zone, une dizaine, se replièrent derrière la frontière avec le Maroc, avant de revenir, moins d'une année plus tard, en octobre 1955, pour mener des opérations dans les monts de Traras dans la région de Tlemcen, contre les tenants de l'ordre colonial établi.

Mohamed Lamine



Ahmed ZABANA

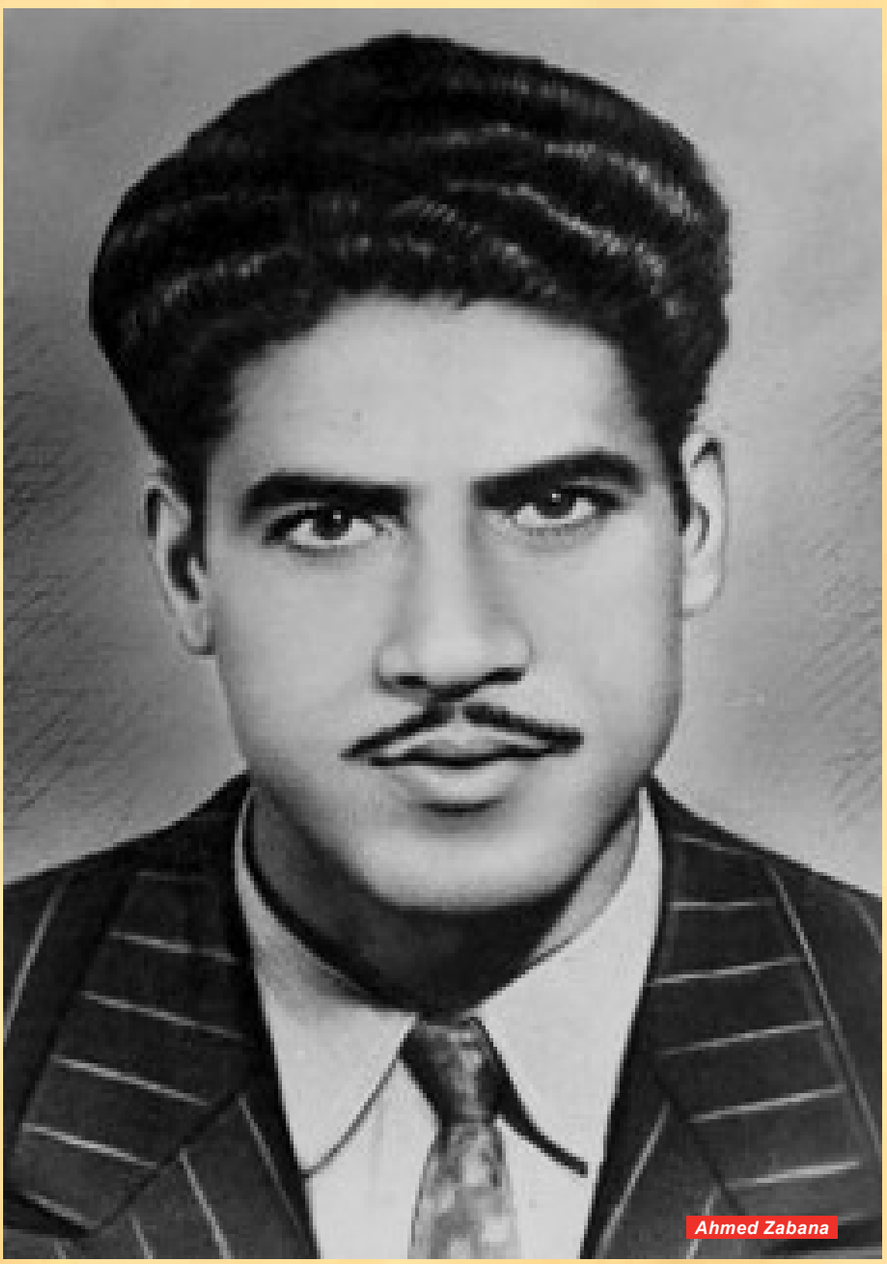
PREMIER CHAHID GUILLOTINÉ

le 19 juin 1956

Par Mohamed Lamine

Au lendemain du coup d'éclat donné dans la nuit du 1er novembre 1954, les combattants de l'ALN, dans la Zone 5 dirigée par Ben M'Hidi, ne restèrent pas totalement inactifs, malgré l'identification par les renseignements français de beaucoup d'entre eux, grâce aux informations fournies par des délateurs indigènes et des colons attachés à leurs indus privilèges.

La Zone 5 qui venait de perdre un de ses principaux dirigeants, le 4 novembre, à savoir le chahid Benabdelmalek Ramdane, dans une embuscade dressée contre son groupe, dans la région de Mostaganem, par l'armée française, allait subir d'autres revers, quatre jours plus tard, soit le 8 novembre. Ce jour-là, le groupe dirigé par Ahmed Zabana, de son vrai nom, Zehana, fera les frais d'une délation d'un compatriote serviteur de l'occupant, resté anonyme, qui avait suivi un compagnon de Zabana, alors qu'il revenait après une descente au village, au PC, installé à Ghar Boudjelida (grotte de chauves-souris) à El Gaâda. Le délateur qui localisa le lieu où s'étaient réfugiés Zabana et ses compagnons, vendit la mèche aux militaires français, qui ne tardèrent pas à encercler la grotte et à lancer un déluge de feu sur les combattants de l'ALN, déjà recherchés pour leur action du 1er novembre. L'universitaire et chercheur Mokhtar Lakehal, natif de la région, apporte dans un essai la version authentique sur la capture de Zabana. « Lors de la Bataille de Ghar Boudjelida, l'armée française lança un assaut contre les indépendantistes le 8 novembre 1954


Ahmed Zabana

Larbi Ben M'hidi

Abdelmalek Ramdane

Abdelkader Ferradj

au cours duquel Ahmed Zabana (Zahana) fut capturé par les troupes françaises. Le militant nationaliste blessé fut ramené par l'armée, avec ses deux camarades, l'un blessé aussi, Fettah Abdellah, et l'autre mort, Ibrahimi Abdelkader. Le chef avait ordonné en vain à ses soldats valides d'échapper à l'encerclement militaire français. Les trois combattants ont été déposés devant la 3e classe (une baraque Filoud, rasée en 2012 !) de l'école d'El Gaada en attendant de les transférer à Oran. Pourquoi les militaires ne les avaient-ils pas déposés dans la ferme de Louis Bedel ou celle de Hugounenq, toutes deux aussi proches de la route départementale n° 98 que l'école communale ? Sans doute pour marquer l'esprit de tous les élèves», écrit-il. Le chercheur poursuit que l'un des instituteurs pieds-noirs, un homme qui dissimulait à peine son mépris de l'indigène, appelé Majou-Pierre Kazi (et non pas Casé comme rapporté ailleurs), considéré comme un agent du renseignement de l'armée française, dit à ses élèves du cours de Fin d'études primaires : « Voilà ce qui vous arrivera si vous suivez les rebelles. » Mais cela n'a pas empêché l'un de ses élèves qu'il voulait endoctriner, le martyr Sahraoui Brahim Sadek (1940-1959), de rejoindre le maquis plus tard et de mourir à 19 ans pour l'Indépendance ». D'après l'universitaire, « suite à cette bataille de Ghar Boudjlida, la population d'Aïn Far eut droit à une matinée de propagande : un discours de lavage de cerveau, en arabe populaire, avec des hauts parleurs pour dissuader la population de soutenir le FLN, en traitant les résistants de 'criminels, bandits et hors la loi' ». Zabana et son compagnon, blessés, sont ensuite transférés à l'hôpital sous haute surveillance, avant d'être incarcérés le 3 mai 1955, soit six mois plus tard, à la prison d'Oran. Il est reproché à Zabana d'être mêlé aux opérations du 1er novembre, mais surtout, d'avoir tué le 4 novembre 1954, un garde forestier dans l'attaque de sa maison et d'avoir récupéré des armes auprès de la victime, selon plusieurs témoignages et écrits d'historiens. « Zabana à la tête de son groupe s'ébranlera (de la grotte d'el Gaâda), le 3 novembre en fin d'après-midi, à pied en direction de la Mare d'Eau, à quelques kilomètres d'Oran, car il avait pour mission d'attaquer la maison forestière, en vue de récupérer l'armement détenu par le garde forestier, François Braun », d'après l'un de ces récits. « Mohamed Gedider, un ancien taleb coranique, avait auparavant présenté à Zabana Djilali Benchoulia, cantonnier. Il habitait la maison de service située au bord de la Route nationale Oran-Alger entre le tronçon reliant Oued Tlélat à Sig. Comme prévu, c'est le 4 novembre 1954, au coucher du soleil, que le groupe fait mouvement vers la maison du garde et encercle le lieu, en prenant soin de ne pas éveiller l'attention du garde forestier. Calmement, Zabana et Kefif s'approchent de la maison et se présentent devant le garde forestier (se trouvant) aux abords de la maison. Zabana lui dit

Debout de dr. à g. Colonel Ouamrane, Rachid dit Max, Ali Khodja, Si Smain Mokrani, Si Lakhdar, Si M'hamed, Si Salah.

après les salutations d'usage : « Nous sommes en panne de voiture et nous désirons utiliser votre téléphone pour demander de l'aide à Oran. » Mais le garde forestier se doute de quelque chose ; il fait semblant d'être d'accord et se dirige vers sa maison d'un pas rapide, leur demandant d'attendre qu'il leur ouvre la porte. Mais c'était compter sans l'intelligence de Zabana, qui a rapidement compris que le garde veut leur fausser compagnie, se barricader et résister à l'intérieur, en attendant l'arrivée des renforts alertés par les coups de feu. Zabana dégaine rapidement son PA, braque le garde et le pousse à l'intérieur de la maison. Kefif attache solidement les mains du garde derrière son dos. Zabana coupe les fils téléphoniques ; la maison est fouillée rapidement ; on ligote aussi la fille. Affolée, la femme du garde forestier, ayant peur pour sa fille, propose à Zabana de lui remettre tout l'or et l'argent en sa possession. Zabana lui répond fièrement : Madame, nous ne sommes ni des voleurs ni des bandits, nous sommes des soldats de l'ALN. Il est inutile de serrer votre fille prés de vous, nous ne lui ferons aucun mal car nous ne sommes pas des sauvages. Par contre, vous avez un sauvage près de vous, en lui désignant son mari. Et pour votre fille, vous avez plus à craindre des militaires qui viennent boire leur pastis chez vous que nous. » Et s'adressant au garde, il lui dit : « Je te laisse la vie sauve et je te donne un dernier avertissement : « Si j'entends dire une autre fois que tu as fait du mal à nos femmes et à nos paysans, tu le paieras de ta vie. Les gens se plaignent beaucoup de toi. » Et le garde de lui répondre d'une façon arrogante – c'est là qu'il va faire une erreur fatale qui va lui coûter la vie – tout en passant en revue les visages des autres membres du groupe : « Vous n'êtes que des voyous et vos visages ne me sont pas inconnus. » A ces mots, sans aucune hésitation, Zabana l'abat d'un coup de pistolet, puis le groupe fouille et trouve un lot d'armement et de munitions nécessaires à ses prochaines actions. Ayant accompli leur mission, Zabana et ses amis emportent leur butin de guerre mais, dans leur précipitation, ils oublient un caisson de grenades armes redoutables par excellence ». La mission achevée, le groupe se replie dans la grotte, de nuit, avec le butin constitué d'une Sten anglaise, un fusil de guerre, un fusil de chasse, un pistolet 7,65, un pistolet 6,35 et une paire de jumelles. Le 8 novembre, un militant chargé d'informer Zabana de la mort de Abdelmalek Ramdane, pour désigner son successeur, arrive aux abords du PC et constate « de loin le déploiement impressionnant de nombreuses troupes et l'encerclement de la grotte. Il assistera la rage au cœur à la neutralisation de ses amis. Deux grands leaders de la révolution viennent d'être mis hors de combat, l'un chahid l'autre fait prisonnier, tous deux de grands meneurs d'hommes ». (Benyahia Abedlkader, 17 janvier 2012). Zabana est traduit devant un tribunal à Oran, et condamné à mort le 21 décembre 1955. Le même jour, le tribunal d'Alger condamne à la peine capitale un autre résistant, Abdelkader Ferradj Ben Moussa, accusé de participation à l'embuscade de Sakamody, le 25 février 1956, dirigé par le commando de l'ALN, Ali Khodja. Les deux hommes sont condamnés à mort sans preuves matérielles, face aux pressions des colons, plongés dans l'insécurité partout, en Algérie. Zabana d'abord, puis Ferradj seront guillotinés le 19 juin 1956.

Mohamed Lamine

L'ARRIVÉE DES ARMES INTENSIFIE LA LUTTE

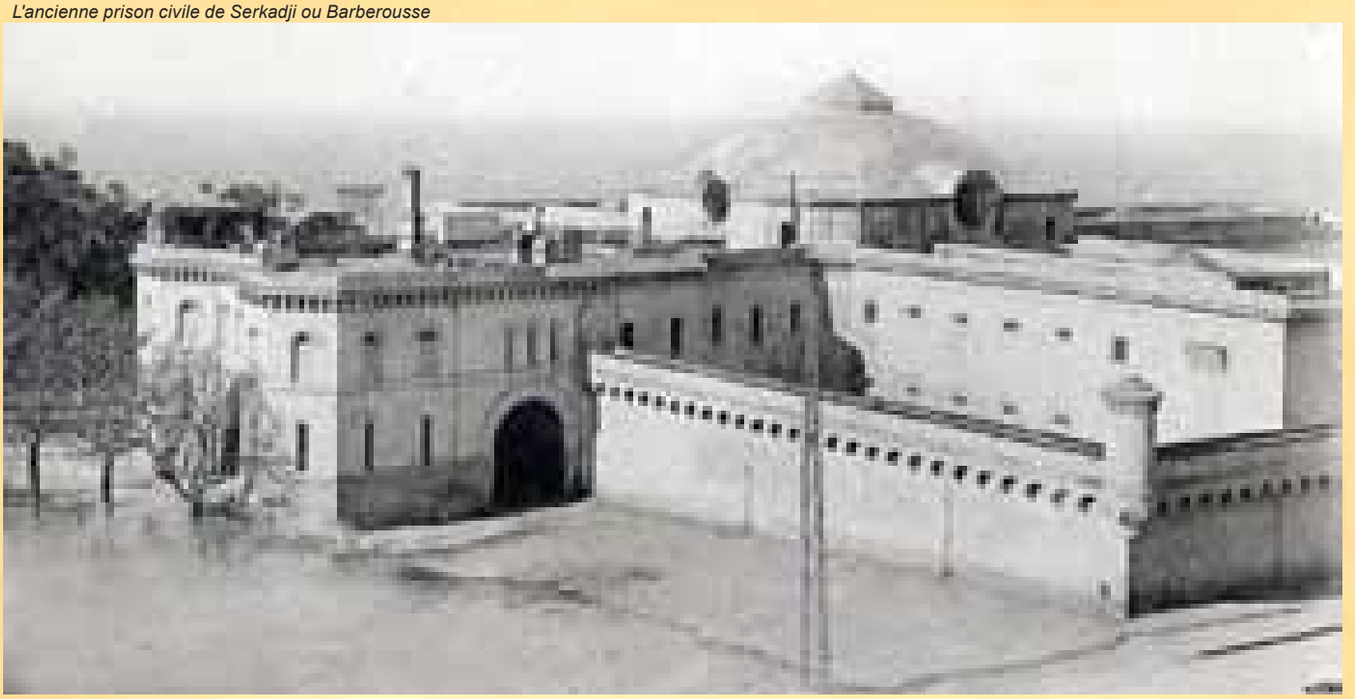
Par Mohamed Lamine

C'est que, dans la Zone 5, par exemple, les opérations militaires de l'ALN reprirent dès le début d'octobre 1955, avec l'arrivée du Maroc, des premiers armements, sous la supervision de Ben M'Hidi et son adjoint, Boussouf, repliés au-delà des frontières. Ainsi, à la faveur de l'arrivée de ces armes, les combattants mènent la bataille de Djebel Zekri, le 7 novembre 1955, à M'sifa de Djebala au sud de Ghazaouet et à l'ouest de Nedroma, perdant, 25 d'entre eux, alors que 25 autres ont été blessés et 13 autres faits prisonniers.

On assista également, à la bataille de Dar Amrou, le 12 décembre 1955 près de Sidi Moussa au sud de Ghazaouet, durant laquelle l'ALN perdit 9 combattants, tandis que l'armée française enregistra une vingtaine de tués et une trentaine de blessés. La lutte se poursuit puisque le 2 janvier 1956, la bataille de Sidi Ben Amar, près de Nédroma au sud de Ghazaouet, avait fait une cinquantaine de morts dans les rangs de l'ennemi, et seulement 5 chahids dans les rangs des moudjahidine. Un mois plus tard, le 19 février, au lieu dit Had Sbabna, près de Marsat Ben M'hidi, à la frontière algéro-marocaine, une action de sabotage fut préparée afin de s'emparer de tout l'armement du camp militaire français situé à Had Sbabna. Après l'extermination totale des soldats du camp, les moudjahidine s'emparèrent de tout l'armement et le matériel logistique du camp. L'ALN intensifie ses actions en avril 1956, menant la

Le 02 novembre 1954 à Constantine
Des ouvriers français réparent des lignes téléphoniques endommagées dans une des attaques des Moudjahidines survenus dans la nuit du 1er novembre 1954

L'ancienne prison civile de Serkadji ou Barberousse



bataille de Tadjra près de Honaïne à l'Est de Ghazaouet, qui s'est soldée par un grand succès puisque pas moins de 60 militaires français furent tués contre seulement 2 moudjahidine, suivie de la bataille de Tient, au sud de Ghazaouet, ayant fait 17 tués parmi les troupes ennemies. La multiplication des actions contre les intérêts coloniaux et les forces militaires françaises inquiète les tenants de l'ordre établi et leurs clientèles, qui exigent des autorités d'anéantir la résistance par tous les moyens, outre les nombreuses opérations militaires contre les populations civiles sans défense, en guise de représailles. Face à l'insécurité généralisée, les autorités françaises plongent dans l'extrémisme et pour apaiser un tant soi peu l'opinion qui leur est acquise, décident le frapper les esprits. Le 19 juin 1956, Zabana puis Ferradj, dont la condamnation avait été confirmée par le tribunal militaire, le 21 avril de la même année, sont guillotinés à la prison de Serkadji, en réponse surtout aux réclamations dans ce sens des ultras de l'Algérie française, qui avaient fait plier les plus hautes autorités de Paris. « Le choix de deux guillotinés pour l'exemple a été opéré par le directeur de cabinet de François Mitterrand, Pierre Nicoulay, qui dira beaucoup plus tard qu'on leur avait demandé de repérer « les condamnés qui représenteraient un profil pas trop contestable » pour le cas « où les exécutions déclencheraient une vague de protestation », rapportent les historiens Benjamin

Abdelhafid Boussouf

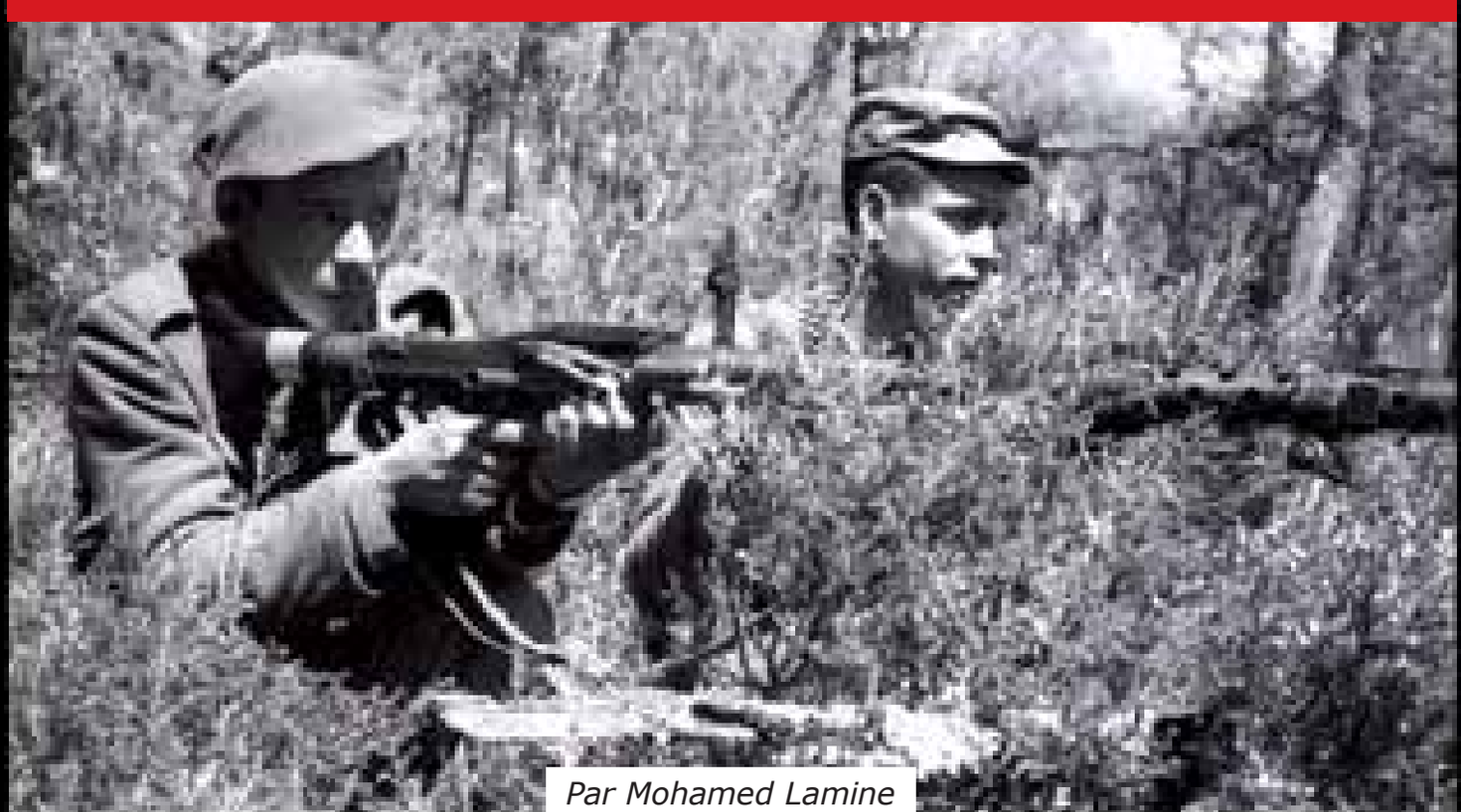
Abane Ramdane

Larbi Ben M'hidi

Stora et de Rochebrune. Ces exécutions mettent en émoi l'opinion algérienne, d'autant que le bourreau s'en était pris à trois reprises, avant de parvenir à ses fins, la guillotine se refusant de couper la tête du chahid. L'ALN promet alors de mettre le pays à feu et sang, en guise de vengeance. Plusieurs attentats contre des ultras de la colonisation sont exécutés et signés par le FLN. Désormais, la guerre prendra de l'ampleur dans tout le pays. Ben M'Hidi, appelé peu avant l'exécution de Zabana, à Alger, pour diriger la Zone autonome d'Alger (ZAA), laisse le commandement de la Wilaya V, à Boussouf. Ramdane Abane et Ben M'Hidi font distribuer un tract promettant que « pour chaque maquisard guillotiné, 100 Français seront abattus sans distinction. » Ben M'Hidi, qui pensait les actions de guérilla et les attentats dans la capitale, notamment ceux du 30 septembre 1956, sera arrêté le 23 février 1957, lors de la bataille d'Alger, et exécuté sans jugement dans le nuit du 3 au 4 mars 1957, par les criminels de guerre sous les ordres du sinistre chef des parachutistes, le général Massu. Son assassinat qui avait fait un grand bruit en Algérie et ailleurs, avait été maladroitement mais hypocritement, maquillé en suicide, par les autorités françaises, une pratique propre aux criminels de guerre qui se cachent derrière une fausse légalité. La Wilaya V est depuis le 3 septembre 1956 confiée au colonel Abdelhafid Boussouf, dit Si Mabrouk, ex-adjoint de Ben M'Hidi, natif de Mila, en 1926, dans la Constantinois, ancien du PPA, un des éléments les plus actifs de l'Organisation spéciale (OS) et ex-militant du MTLD de la région de Tlemcen, avant de verser en 1954, dans le CRUA, et d'être chargé lors du déclenchement de la Révolution du secteur de Tlemcen. Après le congrès de la Soummam, il est membre du Conseil national de la Révolution algérienne (CNRA) puis en septembre 1957, du Comité de coordination et d'action (CCE), succédant à Ben M'Hidi. Le chef de la Wilaya V va prendre une part active à la mise en place du réseau des transmissions et de renseignements de la Révolution en marche et sera promu en septembre 1958, ministre des Liaisons générales et des communications du GPRA, qui venait de naître dans l'exil. Malgré la construction dès l'été 1956 de la ligne Morice, un barrage de barbelés électrifiés, par les autorités françaises, sur la frontière ouest, pour barrer la route aux infiltration d'armements et de djounoud, entre l'Algérie et le Maroc, les armes continuaient d'alimenter les fronts de l'intérieur, certes difficilement et au prix de lourds sacrifices des combattants. Pour preuve, batailles, accrochages et actions de guérilla menés par les combattants de l'ALN à travers toute la Wilaya V, se poursuivront malgré les opérations militaires de grande envergure de l'armée française, mieux équipée et pourvue en hommes pour en finir, en vain, avec la Révolution.

Mohamed Lamine

LA RÉSISTANCE TENACE
JUSQU'À LA VICTOIRE

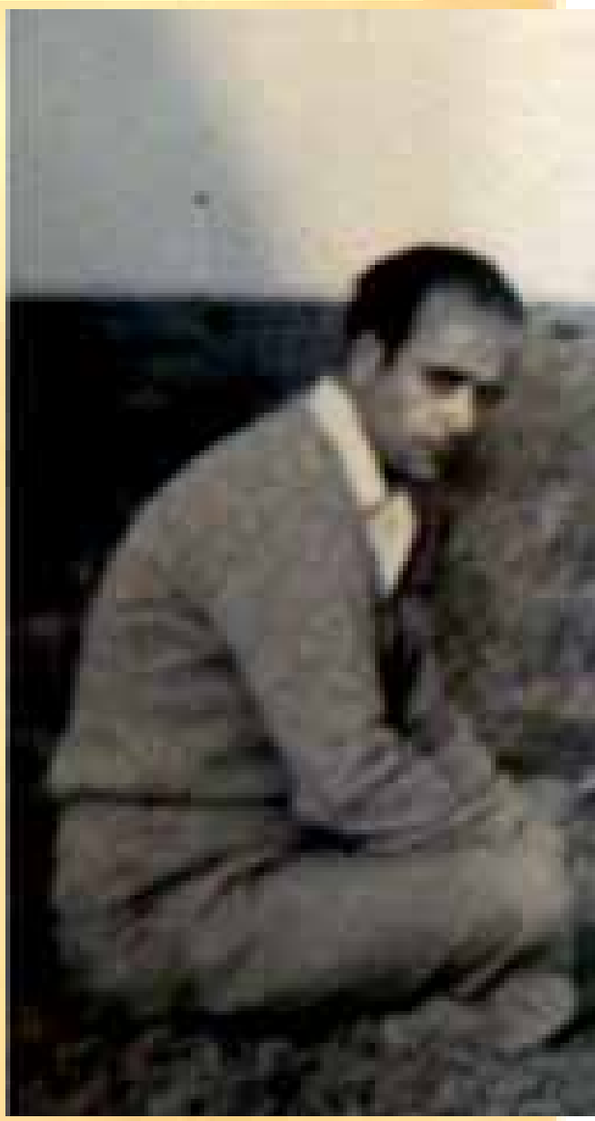


Par Mohamed Lamine

Sous le commandement direct de Boussouf, et avant qu'il ne quitte le territoire national pour le Maroc, en septembre 1957, la Wilaya V connut de grandes batailles contre des forces ennemies lourdement équipées et surtout soutenues par l'aviation. On citera quelques-unes de ces batailles, comme celle d'El-Kherdja en octobre 1956. Au cours de cette bataille, qui eut lieu entre l'armée française et les combattants de l'ALN, et qui a duré, selon les témoignages d'acteurs de la Révolution, onze heures, on enregistra la mort au champ d'honneur de onze moudjahidine, alors que cinq autres furent blessés gravement et neuf autres faits prisonniers.

L'armée française compta ce jour-là plusieurs morts et blessés. Autre bataille célèbre, celle de Fellaoucen qui eut lieu le 20 avril 1957. Les témoins racontent que ce jour-là plus de 16.000 soldats et officiers des troupes de l'armée française prirent en étau toute la zone Fellaoucen, après avoir détecté une présence de combattants de l'ALN dans le secteur. La résistance héroïque des combattants de l'ALN avait duré deux jours. Au final, le bilan était terrible : on dénombra alors quelque cent six morts, soixante blessés et treize prisonniers dans les rangs de l'ALN. Côté français, les pertes se chiffrèrent à environ sept cents morts et quatre cents blessés. On évoquera aussi la grande bataille d'El Menouar, à l'est de Mascara survenue le 5 septembre 1957, commémorée chaque année dans l'Algérie indépendante. Elle faisait suite, selon les témoignages, aux batailles menées un mois auparavant dans la région, par les combattants de l'ALN, causant de lourdes pertes aux troupes françaises. L'armée française l'avait conçue comme une sorte de riposte, faisant appel à des milliers de soldats, une dizaine d'hélicoptères et de chars avec l'intention vaine d'en finir avec la résistance. Malgré un combat inégal, les résistants de l'ALN, qui ont sacrifié plus de 60 d'entre eux, ont tué 650 soldats français, en ont blessé d'autres et détruit 6 avions ennemis.

Appelé à d'autres missions à l'extérieur, Boussouf céda en avril 1958 la direction de la wilaya à un autre baroudeur issu de la Wilaya, Houari Boumediene, qui, le 29 mars 1955, alors que les maquis manquaient cruellement d'armes pour poursuivre la rébellion contre l'une des plus fortes armées du monde, a réussi à faire arriver au Maroc le fameux bateau le « Dinah », de Jordanie, rempli d'armement, et qui sera mis à la disposition de la Wilaya V et d'autres maquis voisins. Boumediene, qui avait combattu sur



le terrain, dirigera cette Wilaya à partir du Maroc, comme l'avait fait pour un temps son prédécesseur. La rigueur dans l'organisation politico-administrative et militaire, un renseignement rodé, tout cela dominé par le cloisonnement des groupes de résistants, font que la Wilaya V sous Boussouf puis Boumediene, et après eux, accédera au statut de région la plus efficace et la plus disciplinée. Ce statut fait de discipline à toute épreuve lui permettra notamment de déjouer tous les complots de l'ennemi et notamment les opérations militaires de grande envergure, destinées à écraser la résistance, menées de mai à octobre 1959, puis d'avril à novembre 1960, lancées dans cette Wilaya, sous l'appellation « Plan Challe ». Ces opérations se produisirent, alors que la Wilaya V était dirigée par le colonel Lotfi, de son vrai nom, Benali Deghine Boudghane, un natif de Tlemcen, à qui Boumediene, appelé à d'autres fonctions stratégiques nouvelles, confia les destinées en 1959 de cette Wilaya. Boumediene était alors chargé de diriger l'État-major général qui vit le jour en 1959, sur une décision du CNRA et dont l'une des missions était de briser la stratégie de l'encerclement des maquis, mise en place par les plans diaboliques de l'armée française, en Algérie, avec le consentement de de Gaule, au pouvoir depuis une année en France. Certes, ces opérations militaires donnèrent du fil à retordre à l'ALN, à travers les wilayas combattantes, et comme ailleurs, la Wilaya V perdit beaucoup de ses hommes et de son armement. Il fallait changer de stratégie dans le

Printemps 1955 : arrivée d'Egypte au Maroc, de Houari Boumediene, chef des convoyeurs algériens à bord du bateau « Dina », le premier chargement d'armes à destination de l'Oranie

De g. à dr. : Le colonel Benhaddou Bouhadja dit Athmane, Commandant Azzedine, Dehiles (Colonel Sadek), Medeghri, Omar Boudaoud, à Tripoli.

combat pour s'adapter à la nouvelle situation. Comme partout ailleurs, à travers le pays, les combattants de la Wilaya V optent pour une économie de mouvement de groupes, devenus restreints mais à forte mobilité sur le terrain. Les armes manquent et face au recrutement par l'armée française de supplétifs de plus en plus nombreux, à la mise en place de pseudo-groupes d'« autodéfense » dans les villages et campagnes, de camps de regroupement administratifs, véritables ghettos, qui ne disent pas leur nom, les combattants évoluaient dans un climat très difficile à tout point de vue. En dépit de tout l'isolement qui leur était imposé, les résistants de l'ALN, de la Wilaya V faisaient régulièrement parler d'eux, lors d'accrochages dans les djebels, les actions de guérilla dans les villes et villages, les coups contre l'ennemi, militaires et civils liés à l'ennemi, les sabotages d'infrastructures. C'est que la Wilaya était dirigée directement, depuis les maquis de l'intérieur par le colonel Lotfi. Il sera hélas tué au combat lors d'une embuscade dressée par l'armée française, le 29 mars 1960, à Djebel Bechar, alors qu'il revenait d'une mission au Maroc, via la frontière sud, pour éviter le barrage électrifié très surveillé, non sans avoir vaillamment résisté à un ennemi beaucoup plus équipé militairement, avec ses compagnons, dont son adjoint le commandant Ferradj. Après la mort de Lotfi, la Wilaya V sera désormais confiée au colonel Benhaddou Bouhadja, dit Si Othmane, qu'il dirigera depuis le Maroc jusqu'à l'indépendance nationale. Si Othmane est un fils de cette région, puisqu'à la veille du 1er novembre déjà, il s'est chargé d'approvisionner en armes la Wilaya V, avant de devenir l'un des organisateurs et des superviseurs des opérations de commandos de l'ALN, contre les intérêts coloniaux, sous la direction de Ben M'hidi, en 1956, avec le grade de capitaine. Il sera promu en 1958 commandant et membre du CNRA, avant d'être à la tête de la Wilaya V, en tant que colonel.

Mohamed Amine

APULEE L'ERUDIT DE MADAURE

« LES METAMORPHOSES OU L'ANE D'OR »

Dr Boudjemâa HAICHOUR.
Chercheur universitaire,
ancien ministre

Abstract :

L'objet de cette communication consiste à évoquer l'une des personnalités du monde littéraire et philosophique, je veux parler de l'érudit Apulée de Madaure. Ce penseur amazigh s'est distingué par une foisonnante œuvre qui obéit à une démarche méthodologique qui va de son anthologie « les Florides » au « Traité philosophique consacré au Dieu de Socrate, ainsi qu'à l'évolution du platonisme pour en finir avec De Mundo qui est une magnifique et précieuse parure où la providence de Dieu a voulu que les divers accidents de notre univers se concertassent admirablement. Comme dans les chœurs, un chef d'orchestre prélude à la symphonie.

Mais l'essentiel de ma contribution s'inscrit principalement dans son texte fondateur Les Métamorphoses ou l'Âne d'or. Le récit en question est une façon de narrer l'histoire parsemée d'aventures sur la transformation d'un homme en un animal. Mystère, curiosité traduisent le mal et le bien, le visible et le caché. Bref on y entre par les sciences occultes, l'ethnologie et la magie. Le tout lors d'un voyage initiatique où l'imagination a son côté tragi-comique d'un destin vécu dans la trame du roman.

Tout d'abord je remercie le secrétaire général du Haut Commissariat à l'Amazighité, Si El Hachemi Assad de son invitation à participer au colloque international qu'il a organisé à la wilaya de Souk-Ahras dans cette belle ville de M'darouch (Madaure) qui a vu naître d'hommes célèbres dont Apulée qui sera le centre d'intérêt de nos débats par l'érudition de ce brillantissime auteur algérien du IIe siècle après J.C.

Les métamorphoses sous le regard des spécialistes

Dans le corpus des Métamorphoses structurés en onze livres, les dix premiers décrivent une réalité amère, violente du monde tout en présentant une narration pleine d'ironie où les malheurs sont plaqués dans la vie du héros alors que le onzième tome est une véritable coupure au sens épistémologique, c'est-à-dire qu'Apulée passe des aventures rocambolesques au récit mystique. C'est une sorte de rupture dans le dualisme platonicien.

Sandra Mangoubi rappelle dans la Structure littéraire des Métamorphoses pourquoi onze livre et pas dix ou douze ? Steven Heller dans son ouvrage Apuléus, platonic dualism and eleven considère que les platoniciens, à la suite de Pythagore, voit dans le nombre dix la clôture de la première série des nombres, alors que onze est le symbole de la renaissance ou du renouveau. Il se trouve que les pythagoriciens donnaient au nombre dix le nom de cosmos, le « monde » alors que le nombre un symbolisait Dieu.

Quel argumentaire pour que le nombre dix dans l'œuvre d'Apulée apparaît tel « les dix jours d'abstinence imposés à Lucius avant chacune de ses trois initiations, l'initiation en elle-même ayant lieu le onzième jour ». L'arétalogie de la déesse comporte onze noms de celle-ci. Le onzième est le nom véritable, le nom que seul connaissaient les Egyptiens, Isis décrite lors de la procession isiaque. Ce nombre de 10 plus 1 est le roman d'Apulée. En fait les dix livres représentent « le monde sensible » et le onzième, celui de la « renaissance » de Lucius par la grâce d'Isis, symbolise la divinité..

La symétrie entre « Métamorphoses » et « Énéide »

Le roman est un jeu de miroir et recèle une construction organique. Il y a aussi cette analogie de Lucius et de Psyché où le héros après la transgression de l'interdit, se trouve soumis à des épreuves qui le conduiront progressivement à la rédemption et à un état de félicité totale.

Cette quête sera pour Lucius, celle de la Connaissance et pour Psyché celle de l'Amour, non pas une connaissance sensible basée sur les apparences, mais la véritable Connaissance, celle du divin par opposition à l'amour vulgaire dominé par le plaisir des sens, qui sont typiquement platoniciens. Joël Thomas dans l'Enéide de Virgile trouve une certaine symétrie dans la relation qui existe entre les Métamorphoses et l'Enéide.

C'est donc dans l'Enéide qu'il faut comprendre le rôle et la place du conte, par cette descente aux Enfers qui préfigure l'histoire d'Enée. Ce sont donc des réminiscences virgiliennes. Mais Lucius, avant sa transformation, est avide d'acquérir des connaissances sur la magie grâce auxquelles il croit pouvoir atteindre l'Au-delà. Cette curiosité provoque sa transformation en âne c'est-à-dire une régression à l'état animal.

Et dans sa quête spirituelle, il retrouve forme humaine et subit l'initiation aux mystères de la déesse. Mais c'est là son erreur fatale puisque les connaissances fournies par la magie sont trompeuses. Car au lieu d'amener Lucius à la béatitude totale digne de la divinité, elle fait régresser à sa condition humaine. Quant à l'histoire de Socrate, récit du premier livre celui d'Aristomène qui croit puis pense avoir rêvé où la sorcière Méroé égorgeant Socrate, qui s'est vu après avoir bu d'être dans les bras de cette sorcière, mû par un désir charnel.

Avec l'histoire de Socrate nous sommes dans le monde de l'incertain, de l'illusion et de la sorcellerie. Méroé veut punir Aristomène de sa curiosité. Malgré l'histoire effrayante de Socrate, Lucius n'a pas fini d'être curieux et devant le statut de Diane, il s'est métamorphosé en cerf pour avoir oser la contempler dans sa nudité.

Apulée le signifie clairement en plaçant dans la bouche de Byrrhène des propos ambigus, celle-ci la met en garde contre Pamphile, la femme de Milon, réputée pour être une grande sorcière. Malgré tous les avertissements de Byrrhène, Lucius continue d'aiguiser sa curiosité. L'attachement aux plaisirs sensibles et à l'appât du gain provoquent la perte de l'humain. Ce sont deux péchés repris dans la bouche du prêtre qui lui dit : « Tu t'es laissé aller à des voluptés serviles et tu a rencontré la mauvaise récompense de la curiosité impure ».

La fortune est aussi un thème récurrent dont elle constitue un ressort romanesque. Elle est responsable des vicissitudes de Lucius aussi bien que celles de Psyché. Dans le roman d'Apulée, la fortune se confond avec un destin le plus souvent de malchance. Selon S. Mangoubi qui commente le texte d'Apulée : « Cupidon et Isis jouent un rôle salvateur similaire dans les Métamorphoses.

L'ambivalence de la fortune renforce l'opposition qui existe entre Vénus et Isis et la mise en parallèle entre Cupidon et Isis. Ce qui sert à resserrer les liens entre le conte et le reste du roman ». On relève le symbolisme ambivalent de la lumière. Pour Lucius les roses sont aussi un remède à sa métamorphose. La symbolique de la rose est une renaissance liée au culte de Vénus qui est aussi celle d'Isis. La rose jalonne l'Odyssée de Lucius en tant que guide vers la connaissance de soi. Celui qui trompe comme tout celui qui fait confiance aux apparences ne sont pas dignes d'être des hommes.

De son éloquence latine et hellénique, Apulée va marquer son époque par les récits tant littéraires que philosophiques Il sera surtout l'objet d'un procès intenté par les parents de sa femme qui l'accusent de sorcellerie pour l'avoir envoûtée et l'épouser ensuite. Il sera un des brillants plaidoyers dans les tribunaux par son discours judiciaire dans l'Apologie ou « De Magia ».

Réminiscences de références fondatrices

Avant de revenir aux textes d'Apulée, je me souviens de mes lectures sur l'ouvrage de l'auteur égyptien Tawfiq Al Hakim dans Himar Al Hakim et traduit de l'arabe par Khaleb Falah et Anne Marie Luginbuhl sous le titre l'Âne de la sagesse (Editions L'Harmattan en 1987). Tawfiq Al Hakim décrit cet ânon telle une gazelle qui attire les regards de tous les passants. Une bride rouge autour de son joli cou et à ses côtés son maître, un campagnard, un rude paysan. Tout le monde est fasciné par sa beauté et la légèreté de son pas. Bref un beau spécimen d'âne qui ne laisse pas indifférent tout âme bien née. C'est une description de la société égyptienne que Tawfiq Al Hakim met en relief.

Chez Apulée L'Âne d'or est le récit d'un certain Lucius, un jeune homme curieux qui s'est rapproché de la magie et s'est vu transformé en âne. De cette métamorphose, il connaîtra une série d'aventures. C'est sous cette forme qu'il rentrera en conflit avec des voleurs, des esclaves fugitifs, des prêtres de la déesse syrienne, d'un meunier, d'un maraîcher, un soldat, deux frères esclaves l'un pâtissier et l'autre cuisinier puis leur maître. En vérité c'est l'âne qui raconte tout en gardant son sens aigu de l'observation et son esprit critique d'homme. En fait c'est un tableau remarquable de la vie quotidienne au IIe siècle de l'Empire. Les Métamorphoses sont structurées comme un recueil de nouvelles.

Le mythe de Psyché et de Cupidon dans Les Métamorphoses

Il y a dans l'œuvre d'Apulée le récit central tel le Conte de l'Amour et de Psyché, qui se traduit en grec par l'âme qui est amoureuse d'Eros, l'un des grands « démons » platoniciens. Il y a ensuite le livre d'Isis, plus religieuse qui tranche avec ce qui a précédé. Nombreux sont les critiques littéraires qui n'arrivent pas à cerner le sens du récit qu'Apulée voulait transmettre comme message.

Le héros, un certain Lucius Apuléius, aristocrate, qui a connu beaucoup d'aventures après que sa maîtresse l'eut transformé en âne par accident, apprend que pour qu'il retrouve sa forme humaine il doit manger des roses. C'est le mythe de Psyché et de Cupidon, « la marâtre empoisonneuse », « la bru sanglante », c'est ce qui dénote un voyage initiatique à la sorcellerie dans un style tragi-comique.

Le roman, qui, initialement, s'intitulait Onze livres de métamorphoses rappelle l'œuvre du poète Ovide qui décrit les hommes en les transformant en animaux comme chez Apulée. Le titre retenu est « l'âne d'or » (Asinus aureus). Le narrateur nous met d'emblée dans le vif du sujet de ce destin aventureux de Lucius.

Quand la Fiction s'Inspire d'Une Réalité...

C'est lors d'un voyage en Thessalie, connu comme pays de la magie, qu'il rencontre le marchand Aristomène qui lui raconte comment son vieil ami Socrate a été assassiné sous ses yeux par la magie. Doutant de cette histoire, il finit par être mêlé dans une affaire de meurtre et se trouve être en prison.

Finalement ce n'est qu'une mise en scène qui coïncide avec la fête du rire. On lui apprend que Pamphile, la femme de Milo l'usurier qui l'héberge, est une magicienne et c'est Photis sa campagne qui le met dans le secret de cette famille.

En fait, Lucius ne s'est pas transformé en oiseau mais en âne. Sa raison humaine reste invariable. Les voleurs qui pénétrèrent dans l'écurie prennent Lucius devenu âne et chargent leur butin jusqu'à ne plus résister. C'est ainsi que commence l'errance de l'âne lourdement chargé et méchamment meurtri de coups durant son trajet à travers les difficiles montagnes qu'il parcourt. L'occasion de manger des roses salvatrices apparaît dans le onzième livre où Lucius devient l'homme devant un public

fort étonné. Il remercie alors la déesse Isis et son époux Osiris, qui l'initient à leurs mystères. Il se met au collège des prêtres et devient avocat à Rome. Ainsi se terminent ses aventures. On dit que le récit est inspiré du modèle grec de même nom que le savant byzantin Photios (IX siècle) attribué à un auteur nommé Lukios de Patras. Ce roman est perdu mais le résumé rédigé par Photios est conservé. Un autre récit grec semblable « Lukios ou l'âne » coïncide avec le roman d'Apulée sauf que le dénouement comme narré au onzième livre n'existe pas.

Apulée développait déjà l'art du suspens, par le truchement de « l'inachevé »...

Une série d'histoires introduites dans la trame du roman donnent au texte une structure enchevêtrée. C'est le récit « d'Amour et Psyché » qui remplit presque deux des onze livres (de IV à VI). Elle n'est pas de source grecque mais une création d'Apulée. C'est l'histoire d'Amour fils de Vénus et la princesse Psyché, la plus belle et la plus jeune des trois filles du Roi.

Il faut dire que la matière du récit a été intensément étudiée sous l'aspect des sciences des religions et de l'ethnologie. Ce sont des contes qu'on retrouve dans la tradition orale de différentes cultures. Certains comme Richard August Reitzenstein considère ce récit très proche de l'origine orientale lié au mythe iranien. Il suppose même que le récit soit indien d'origine.

La description du destin de l'âme dans le dialogue de Platon, Phèdre, mais Apulée diffère de ceux-là par l'aspect amusant et parfois romanesque dans une sorte d'élégie ou de comédie. Confession religieuse ou distraction satirique, l'œuvre d'Apulée laisse le lecteur à sa faim. Apulée favorise le culte d'Isis comme la voie d'un dévouement religieux rédempteur. Ce n'est que par l'initiation aux mystères que sa curiosité et sa nostalgie du magique atteignent leur but légitime. C'est-à-dire l'accès à une réalité cachée derrière le monde ordinaire visible. C'est l'art du récit ambigu et raffiné d'Apulée.

Ahmed-Rédha Houhou, Tewfik El-Hakim, dans la lignée d'Apulée

Pour terminer osons dire que Redha Houhou avait été inspiré par l'œuvre de Tawfik Al Hakim en décrivant la société algérienne. Dans son recueil satirique sous le titre de « Avec l'Âne d'El Hakim », Redha Houhou emploie tous les artifices du conte populaire pour stigmatiser les maux qui rongent la vie quotidienne. Que de caricatures, de plaisanteries pour décrire avec humour ses personnages. Mais l'Ane de Redha Houhou est un sage qui parle.

L'Âne de Thomas le sage dit selon une vieille légende : « Quand le temps fera justice pour que je sois cavalier ? Car si je suis un simple ignorant, mon maître est un ignare. » On lui dit : « Et quelle différence entre un simple ignorant et un ignare ? » Il répondit : « Le simple ignorant sait qu'il est ignorant, l'ignare, lui, ignore qu'il est ignorant ».

Enfin tous « les êtres animés, sauvages comme familiers, ailés comme terrestres ou aquatiques, obéissent dans leurs reproductions, dans leur entretien et dans leur mort, aux ordres de la législation céleste ». Apulée dans le secret des choses reste un auteur amazigh de haute facture. Il est dans l'Orient méditerranéen cet Africain dont la berbérité coule dans ses veines, un brillant esprit, un universaliste de son temps. L'Anthologie « les Florides » rassemble quelque 23 contributions d'inégale longueur.

Quant à ses traités philosophiques notamment sa contribution « Traité du Dieu de Socrate » (De deo Socratis), il disait de lui c'est-à-dire de Socrate : « Cet homme, instruit à l'école de tant de maîtres, et abreuvé de ces sources intarissables d'instruction qu'il était allé chercher dans tout l'univers ; cet homme doué d'un génie essentiellement supérieur, d'une âme dont la portée s'élevait au-dessus de l'humaine nature ; cet homme à qui la philosophie doit son existence et son nom ; cet homme enfin recommandait avant tout à ses disciples de garder le silence ».C'est le résumé le plus approfondi que l'Antiquité nous ait laissé sur la démonologie.

Ensuite il nous laissera une étude sur les siècles d'évolution du platonisme dans « De Platone et eius dogmate libri II », une sorte de résumé scolaire et assez terne de la doctrine de Platon. Enfin le

« De Mundo » s'inspire de la théorie péripatéticienne de l'univers, une adaptation d'un texte grec.

« Toutes ces longues réflexions l'ont amené à reconnaître que la philosophie a le privilège de suivre avec succès les traces de la vertu, de bannir les vices, de participer aux choses divines, car la philosophie seule, pleine de confiance en son génie ne se jugea pas indigne d'être appelée à l'étude des choses divines et des choses humaines ». Apulée tout en unifiant son récit fait naître du sens sans exclure la parodie, la caricature ou le rire. Son roman devient un livre de divertissement de par les personnages qu'il fait défiler l'un après l'autre.

Dr Boudjemâa HAICHOUR
Chercheur-Universitaire, Ancien Ministre

RÉFÉRENCES :

1-Marie-Louise von Franz, « L'Âne d'or », interprétation du conte d'Apulée, Paris La Fontaine de Pierre, 1997 3ème édition.

2- Jean-François Froger, « La voie du désir », essai d'interprétation du mythe d'Eros et Psyché dans les Métamorphoses d'Apulée ? Editions Désliris, 1997.

3-Maria Tasinato, « Lacuriosité. Apulée et Augustin, Editions Lagrasse Verdier, 1989.

4- Sandra Magoubi, « La structure littéraire des Métamorphoses d'Apulée. Etudes des jeux de miroirs (http://bcs.fltr.ucl.ac.be/fe/02/Apulée.html

5- René Martin, « Le sens de l'expression Asinus Aureus et la signification du roman d'Apulée, Revue des études latines N°48, 1970, P 332-354.

6-wikipédia « Apuleius(https://de.wikipedia.org/wiki/Apeleius

7-Richard Reitzenstein, « Das Märchen von Amor und Psyche bei Apuleius, Leipzig 1912.

8-Victor Bétolaud, « Œuvres complètes d'Apulée » traduites en français,

Paris Garnier Frères tomes I-II-III.

9- Joèl Thomas : « Le dépassement du quotidien dans l'Enéide, les Métamorphoses d'Apulée et le Satiricon » Les belles lettres Paris 1986.

10- Fick Michel,N : « Art et Mystique dans les Métamorphoses d'Apulée » -Les belles lettres Paris 1991.

11- Marcel Hicter : « Apulée conteur fantastique. Introduction et commentaire collection Lebègue N°21

Décès de la moudjahida Djamila BOUAZZA

DÉPART D'UNE JUSTE

Par Hassina Amrouni

Le 12 juin dernier, nous quittait à l'âge de 78 ans, l'une des figures emblématiques de la guerre d'Algérie, la moudjahida Djamila Bouazza.

Hospitalisée quelques jours auparavant, à la clinique El Azhar d'Alger, l'ancienne condamnée à mort, a rendu l'âme « épuisée par la vie », confiera son époux, Boussouf Abboud.

Originaire de Blida, Djamila Bouazza est née à la Casbah d'Alger en 1938. Jeune et jolie, celle qui était surnommée par ses amis étudiants « pieds-noirs » « miss cha cha cha » semblait tout à fait intégrée à la vie européenne. Pourtant, Djamila était chaque jour un peu plus marquée, voire révoltée par le climat d'injustice, de brimades, de violence et de déliquescence régnant dans la capitale.

Alors qu'elle est employée au centre des chèques postaux d'Alger, elle est recrutée par Djamila Bouhired par l'intermédiaire de Habib Réda (Mohamed Hattab) et de son frère Madjid auquel elle était fiancée et avec qui elle devait se marier en août 1957.

Courageuse et animée d'une véritable fibre patriotique, Djamila Bouazza ne craint pas le danger, elle est même prête à sacrifier sa jeunesse sur l'autel de la liberté

Trois attentats au même moment

Au début de l'année 1957, plus précisément le 26 janvier, Djamila Bouazza se voit confier par les responsables du FLN la mission de déposer un engin explosif au bar du « Coq Hardi », situé au bas de la rue Didouche Mourad à Alger. Une mission à haut risque qu'elle n'hésite pas à accepter.

Le « Coq Hardi », lieu de rencontre de la bourgeoisie algéroise, n'est pas le seul endroit ciblé en ce samedi, jour de week-end. En effet, « l'Otomatic », rendez-vous des étudiants, et la « Cafeteria », qui a déjà sauté le 30 septembre sont également visés. Pour cela, plusieurs moudjahidate sont désignées pour accomplir ces actions, en l'occurrence Danièle Minne, la fille de la militante communiste Jacqueline Guer¬roudj, accompagnée par Zahia Kherfallah, dont c'est la première mission, Zoubida Fadila et Djamila Bouazza.

Alors que Danièle Minne et Zahia Kherfallah sont chargées de déposer la bombe à « l'Otomatic » et Zoubida Fadila à la « Cafétéria », Djamila Bouazza entre à 17h10 dans la brasserie du « Coq Hardi ». Laissant volontairement tomber son mouchoir, elle se baisse pour le ramas-

Conference de presse donnée en novembre 1957 après l'arrestation de Danièle Minne du « réseau bombes » de Yacef Saadi lors de la bataille d'Alger

Jacqueline Guerroudj

Zahia Kherfallah

ser et en profite pour glisser l'engin explosif sous le pied en fonte du guéridon sur lequel un garçon en veste blanche vient de déposer un coca-cola. Djamila s'assure que personne n'a remarqué son geste parmi les consommateurs attablés comme elle à la terrasse. Les engins préparés par Taleb Abderrahmane ne sont guère plus grands qu'un paquet de cigarettes mais ils font d'énormes dégâts en explosant.

Au moment où les premières explosions secouent la ville, les consommateurs du « Coq Hardi » se précipitent dans la rue pour voir

Trois bombes à retardement placées dans des lampadaires explosent à 18 h 30, à proximité d'arrêts d'autobus

8 morts, 88 blessés

Les engins auraient été placés vers 13 h. 30 par des terroristes camouflés en électriciens

De nombreux suspects ont été arrêtés

Les Algérois qui, depuis l'opération Mamo effectuée en janvier dernier, vivaient en sécurité, ont connu hier l'atrocité du meurtre collectif.

Cette forme d'attentat, la plus ignoble, parce que frappant au hasard, est devenue chère aux assassins du FLN qui en pardonnent peu leur défaite morale et militaire.

Hier, trois bombes ont explosé. Le bilan de ces odieux attentats s'élevait dans la soirée à 8 morts et 88 blessés dont 14 ont

18 h. 25 : à l'arrêt du Moulin

La première explosion secoua le quartier du Moulin, au bas de la côte de Mustapha. Il était 18 h. 25 environ. Un nuage de fumée s'éleva aussitôt au-des-

« l'Otomatic » à Alger

défiler les ambulances. C'est là qu'a lieu la troisième explosion, ébranlant la terrasse de la brasserie, faisant plusieurs victimes.

Si, du côté français, on considère les poseuses de bombes du FLN comme des terroristes, l'avocat Jacques Vergès considère, pour sa part, que « cette militante a accompli, sous l'ordre de ses chefs, une action de guerre ». Une autre militante avouera, pour sa part, avoir déposé une bombe et précisera : « Oui j'en ai reçu l'ordre, comme le lieutenant aviateur qui va bombar-

L'attentat à l'Otomatic, Alger.

Zohra Driff

De g.à dr : Samia Lakhdari, Zohra Drif, Djamila Bouhired et Hassiba Ben Bouali. Alger 1957

der un douar. La bombe est un moyen de guerre, le terrorisme découle du colonialisme. »

Condamnée à mort

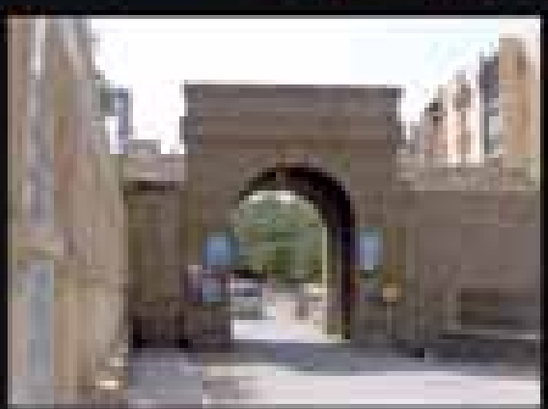
Blessée lors d'une fusillade, en avril 1957, Djamila Bouazza est arrêtée par les militaires français. Elle est transférée à El Biar où elle est interrogée par l'officier de police judiciaire Fernand, le 9 mai 1957 et torturée par le capitaine Graziani. A la prison de Maison-Carrée (El-Harrach), elle a pour codétenues, Djamila Bouhired, Jacqueline Guerroudj et Zohra Drif. Jugée pour attentat à la bombe, elle est traduite en justice devant le tribunal militaire permanent des forces armées d'Alger et condamnée à mort, à la suite d'un procès où les juges eux-mêmes ont été influencés par la colère et la haine de la communauté française. Son exécution sera, fort heureusement, différée à la suite d'une campagne menée par Jacques Vergès et Georges Arnaud qui signent un manifeste, sorti aux Editions de Minuit, suivi de l'ouvrage d'Henri Alleg. A travers ces écrits, les auteurs alertent l'opinion française sur les traitements iniques infligés par l'armée française aux combattants algériens. Cette campagne médiatique aura l'effet escompté, puisque la solidarité dont bénéficie Djamila Bouazza lui évite la guillotine. Graciée après les accords d'Evian, elle est libérée en 1962.

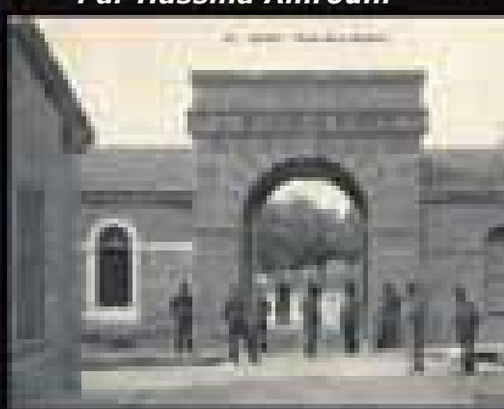
Djamila Bouazza repose au cimetière d'El Alia.

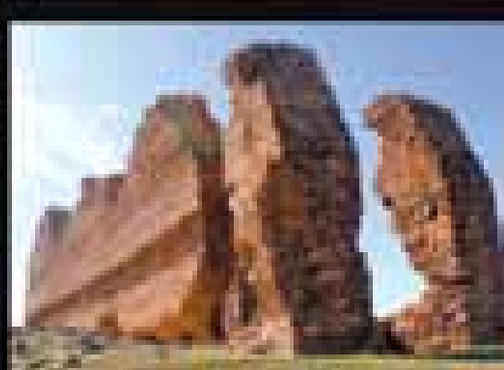
Hassina Amrouni

SAÏDA, la « Bienheureuse »

Par Hassina Amrouni

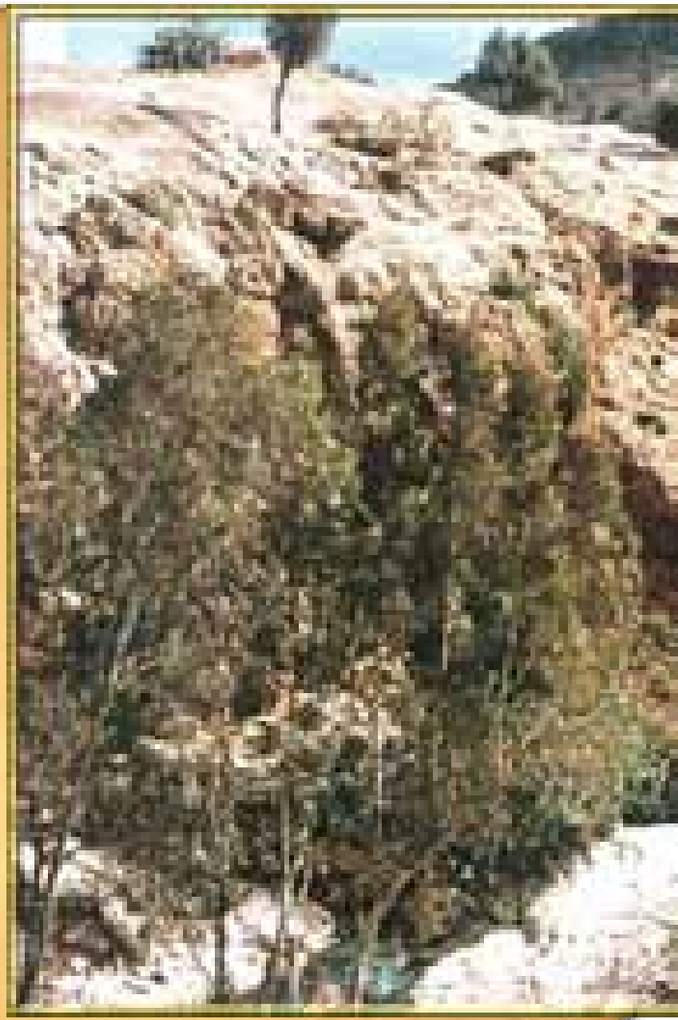






Histoire d'une ville Saïda

Se trouvant à la jonction de plusieurs cours d'eau, la région de Saïda est habitée dès l'ère préhistorique, comme en témoignent les nombreux sites d'époque telles les stations, les grottes, les peintures rupestres d'Aïn Lahdjar et Tifret, les gorges de l'Oued Saïda…



La présence humaine remonterait donc à qLa présence humaine remonterait donc à quelque 4000 ans av. J.-C., bien que, près de Mascara, à 70 km de là, l'Atlanthrope de Ternifine, remonte à il y a 700 000 ans.

Venu du Proche-Orient et ancêtre du Berbère, l'Homme de cette région de Saïda est le Protoméditerranéen de type Caspien. C'est lui que l'on retrouve également dans le Tell et au Sahara.

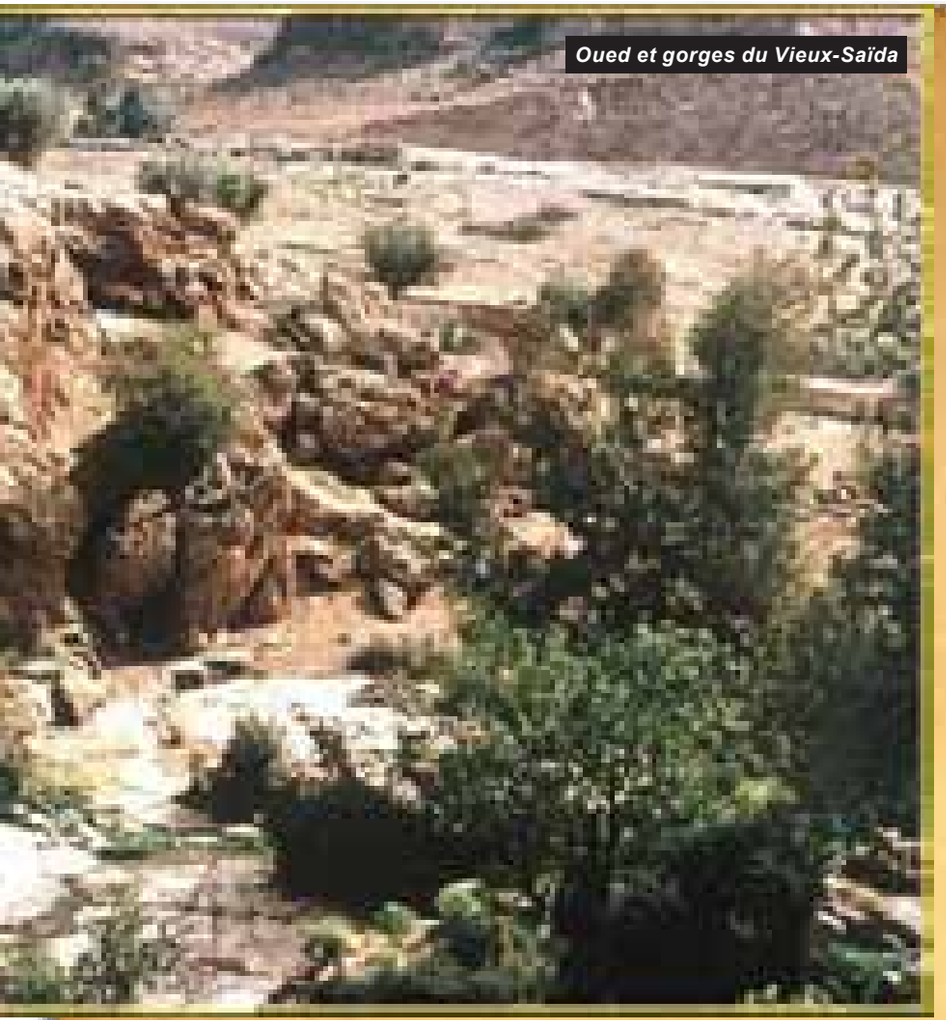
Ruines romaines de Saida

Au cours des fouilles archéologiques, la découverte d'outils et d'ustensiles de cuisine dans les grottes de la falaise de l'oued sur le site du Vieux Saïda démontre l'influence à la fois méditerranéenne et saharienne.

Durant la période antique et après la destruction de l'Empire carthaginois en 146 av. J.-C. par Rome, cette dernière va se lancer dans la conquête de l'Algérie puis du Maroc. Ce sont d'abord les anciens ports phéniciens qui sont occupés avant que ne soient investies les plaines oranaises puis celles de Relizane jusqu'à Nedroma.

Autour du Ier siècle, les Romains occupent les hautes plaines intérieures (Sersou, Mascara, Sidi Bel Abbès, Tlemcen) afin de satisfaire leurs besoins en terres céréalières. Ces dernières sont protégées contre les attaques des tribus nomades (Gétules), par les « limes », allant de M'Sila à Maghnia, en passant notamment par la région de Saïda. Ces mêmes limes comptent plusieurs postes militaires afin de mieux surveiller la région et parer à toute razzia.

Histoire d'une ville Saïda



Oued et gorges du Vieux-Saïda

Le Vieux Saïda, passage obligé des nomades, sera placé en étroite surveillance. Un officier romain administre, en effet, les tribus locales.

Vers 200 après J.-C., alors que l'officier des affaires indigènes gère l'administration locale, les tribus nomades commencent à se sédentariser et à travailler la terre, cultivant notamment les céréales. Mais cette prospérité connaîtra son épilogue au début du Ve siècle, avec la chute de l'Empire romain d'Afrique.

Avec l'invasion des Vandales, toute la région s'embrase. Les hommes

Le vieux Saida

du roi Genséric mettent à sac le village des Douibi Thabet, tuant les habitants et brûlant tout au passage. Ce sera pour Saïda le début d'une longue période d'insécurité qui ne prendra fin qu'en 508 lorsque le roi Musuna prend les rênes de la ville. C'est à cette époque que commencent à se créer des royaumes berbères encadrés par des Latins berbérisés et des Berbères latinisés, de confession souvent chrétienne.

Arrivée des Arabes en Afrique du nord

Alors que les Arabes commencent les foutouhate islamiques en Afrique du Nord à partir de 647, Okba Ibnou Nafi'Al Fihri détruit le royaume des Djeddars en 681, ces monuments funéraires, situés à l'Est de Frenda (Tiaret).

Bien que rien de précis n'ait été légué sur cette période, il semble que les Arabes, dans leur chemin de conquête du Maroc et de l'Espagne, aient installés une garnison dans le Vieux Saïda. Dès lors, on assiste à l'islamisation des tribus locales. C'est une période faste durant laquelle on assiste à l'émergence d'une véritable élite intellectuelle dans les lettres, les sciences et la théologie.

Autour du VIIIe siècle après J.-C., Saïda voit se succéder à sa tête plusieurs familles régnantes et ce, jusqu'à l'arrivée des Beni-Hilel qui fondent la doctrine yacoubite. A partir de 1150, la région est placée sous l'autorité du royaume Abdelwadide de Tlemcen. A la faveur de conflits armés opposant les royaumes des Hafcides de Tunisie aux Abdelouadides de Tlemcen et Mérinides de Fès, les tribus des Beni Hilal, Beni Soleim M'aqil et leurs alliés parviennent à envahir tout le Maghreb.

Okba Ibnou Nafi'Al Fihri

A partir de 1400, alors qu'ils se dirigent vers le sud marocain, les M'aqil laissent dans la région de Saïda quelques tribus de leur descendance dont les Doui Thâbet qui, elles, finissent par s'allier aux tribus berbères locales.

Arrivée des Turcs

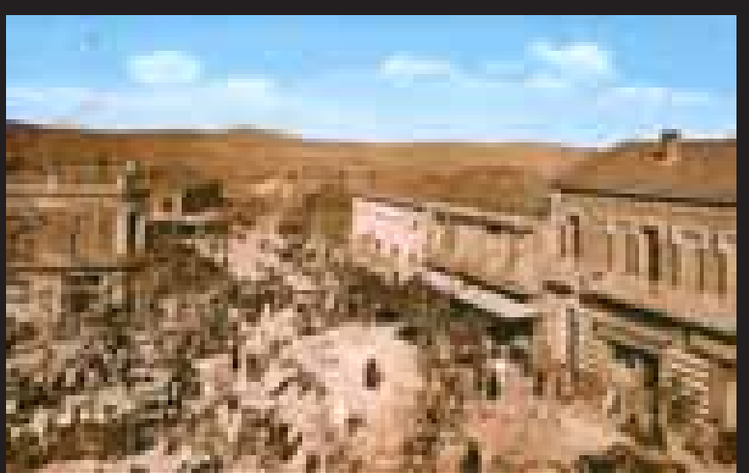
Après une période de faste et de sérénité, la région du Maghreb sombre à nouveau, vers le début du XVIe siècle, dans l'anarchie. Après être entrés à Alger en 1516, avec l'aide de tribus autochtones, les frères Barberousse ainsi que tous leurs successeurs vont se lancer à la conquête des terres d'El Djazaïr, occupant les points les plus stratégiques. C'est ainsi qu'ils s'établissent à Mascara, Tiaret et Saïda, aux alentours de 1553. Dès lors, la région qui est connue pour sa riche production céréalière se verra contrainte d'abandonner cette activité, reprenant une vie de nomadisme et ceux, en raison des impôts trop élevés imposés aux autochtones par le bey de Mascara.

Début de l'occupation française en Algérie

Alors que les troupes françaises débarquent à Alger en 1830, la prise d'Oran, de Mers El Kébir et de Mascara contraint l'Emir Abdelkader à se réfugier à Saïda dont il fait sa base militaire. C'est sur l'emplacement d'un ancien fort romain, situé dans le Vieux Saïda que l'Emir fait construire sa forteresse avec toutes les commodités nécessaires. L'Emir s'y reposait après les batailles et, semble-t-il, c'est pour cette raison qu'il donna à la ville qui s'appelait alors Doui Thâbet, le nom de Saïda. D'autres sources avancent

Saida : Porte de la Redoute

Le théâtre de Saida

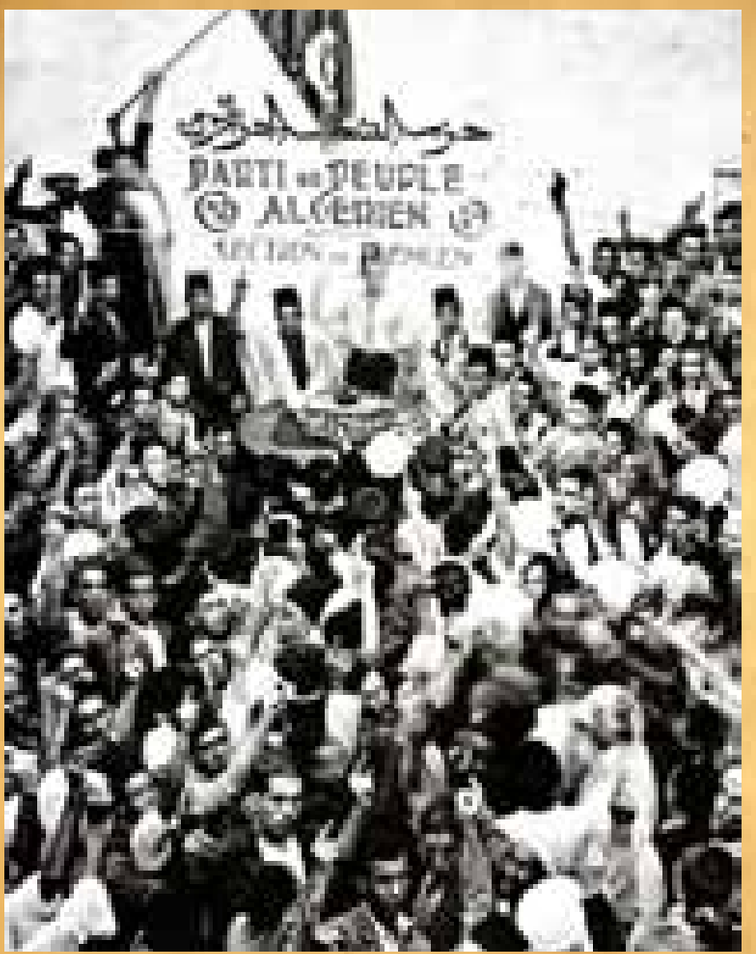


Vue partielle de la ville....

une autre explication, Saïda étant le prénom d'une sainte ayant vécu dans la région deux siècles plus tôt et laquelle l'Emir aurait voulu rendre hommage. Outre ce havre de paix, l'Emir Abdelkader fonde également une fabrique d'armes afin de pourvoir ses hommes en matériel de guerre et en munitions.

Le 22 octobre 1841, les troupes françaises envahissent Saïda, sous la direction du général Bugeaud. L'Emir Abdelkader y opposera une farouche résistance mais ses troupes, menées par son premier lieutenant, l'agha Mustapha Ben Tami, finiront par être vaincues. L'Emir se voir contraint de se replier ver la région de Hassasna afin de mieux rebondir et de lancer encore d'autres assauts, notamment contre les troupes du général Lamure et celles du colonel Jarry. Suivront d'autres batailles sanglantes dont la bataille de Jida en juin 1843, quelques mois plus tard, en août et septembre, la bataille de Aïn Menaâ, suivie en septembre des batailles de Tircine et Sidi Youcef.

D'autres batailles seront menées dans la région contre l'occupant français, à l'image de la bataille de Djebel-Bouatrous, la bataille de Sidi-Douma…



Le mouvement national à Saïda

La naissance des différents courants nationalistes, dans les années 1920, va amener la société algérienne à y adhérer consciente que la liberté ne se donne pas mais s'arrache. Saïda ne reste pas en marge de cette effervescence revendicative puisque, dès le début des années 1940, le Parti du peuple algérien (PPA) de Messali Hadj s'implante dans la région et ce, grâce à l'engagement de deux hommes : Abdelkader Belkseir et Allel Medeghri.

Alors que des jeunes saïdis se soulèvent le 1er mai 1945 contre l'administration coloniale, quelques jours plus tard, c'est toute la population qui prend part aux manifestations sanglantes du 8 mai 1945.

Saïda durant la guerre de libération nationale

Alors que plusieurs régions d'Algérie sont entrées de plain-pied dans cette guerre contre l'occupant français déclenchée le 1er novembre 1954, la lutte s'étend à Saïda et ses environs à partir du mois de mars 1956. Quelques mois plus tard, dans le cadre de l'organisation politico-militaire du Congrès de la Soummam, Saïda est partagée entre les zones 6 et 8 de la Wilaya V.

La région se fait connaître pour ses hauts faits d'armes, notamment lors des différents accrochages et batailles qui se dérouleront à Negmout, Djebel Bouâtrous ou Oum Djerane. En 1957, la première cellule de fidayin de Saïda permettant la multiplication d'actes patriotiques ciblant des intérêts français. Face à la recrudescence des actes de violence le sanguinaire Bigeard est, dès décembre 1958, affecté dans la région, c'est là qu'il met sur pied deux commandos « Georges » et « Cobra » de sinistre réputation.

Saïda aura offert à l'Algérie plus de 1700 jeunes, tous tombés au champ d'honneur durant la révolution. Gloire à nos martyrs !

Hassina Amrouni

Source :

www.saidatourisme.com

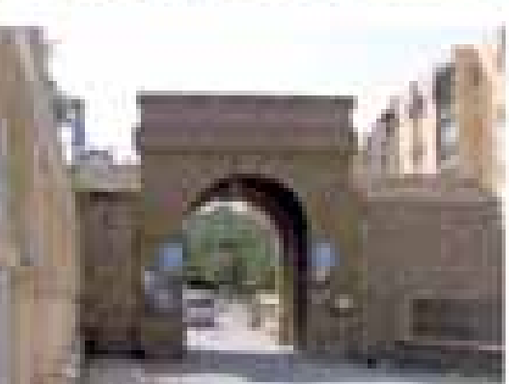
www.saidabiida.com

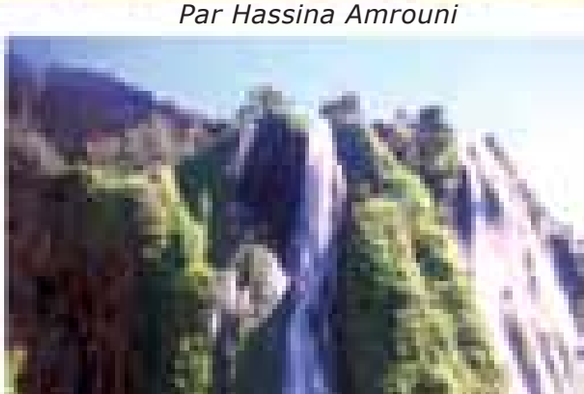
www.saidadz.com

Saïda et son patrimoine

MÉMOIRE
d'un passé millénaire

Par Hassina Amrouni





Ville qui a connu une présence humaine depuis l'aube des temps, Saïda en a conservé quelques vestiges, témoins d'un passé faste mais aujourd'hui révolu.

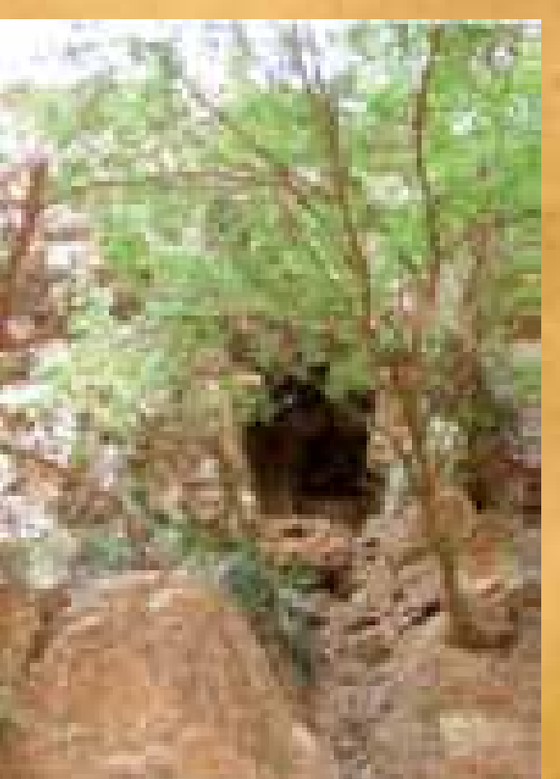
Ruines de Tifrit

Des grottes de « Oued Saïda » et de « Tifrit », aux ruines du camp romain « Tamazouine », en passant par les ruines de Tafrent ou Maâta, pour ne citer que ces quelques exemples, la région n'a pas fini de livrer tous ses secrets.

La grotte de l'Homme

A l'instar des autres villes algériennes, situées le long du Plateau Tellien et qui ont des grottes millénaires, la ville de Saïda possède aussi quelques-uns de ces abris creusés dans les flancs des montagnes par les éléments naturels, au fil des millénaires. Considérée comme l'une des plus anciennes, la Grotte de l'homme a été découverte en 1891. Située sur la rive gauche de l'Oued Saïda, elle est constituée de couloirs et de chambres. Selon les archéologues, l'homme y aurait vécu aux alentours de 5000 ans av. J.-C. Sur place, des pierres taillées, des outils, des instruments de chasse ainsi que des ossements ont été retrouvés, témoignant d'une présence humaine remontant jusqu'au Paléolithique moyen.

Non loin de là, à quelque 25 km à l'est de la wilaya de Saïda, à Tiffrit, dans la commune d'Aïn Soltan, une autre grotte remontant au néolithique laisse croire qu'elle aurait servi de lieu de sépulture. D'autres grottes, situées dans des lieux plus escarpés, ont également accueilli une présence humaine, ancêtre des Berbères.



Ain Sultan

Cependant, la région n'a pas été rendu célèbre uniquement par la présence de ce site mais aussi, en raison de la découverte d'autres sites préhistoriques dont des gravures rupestres, traduisant des scènes de vie de l'époque et nous livrant quelques informations sur cette période. On y compte, par ailleurs, un gros bourg fortifié, datant de l'époque romaine.

Les autres sites historiques

Dans la localité de Tidernatine, aux environs de Saïda, ce sont des ruines berbères qui ont été mises au jour, comme cette mu-

Tidernatine

Ruines berbères de Tidernatine, aux environs de Saïda

raille, d'une épaisseur de 1.40m, en pierre sèche, non taillée et qui aurait servi de refuge. D'autres vestiges berbères ont été retrouvés du côté de Tafrent et il s'agit d'un village avec une enceinte.

Concernant les vestiges de Maâta, ils s'étendent sur une superficie de 4 hectares et remontent à l'époque romaine. Idem pour le campement militaire romain de « Timziouine », sis dans la daïra de Youb (Saida) et qui fut, à l'époque de l'empereur romain Septime Sevre, un des camps permanents de la frontière de Maurétanie. Le site est entouré d'une double enceinte, ainsi que de ruines d'un important bâtiment qui pourrait s'agir d'un temple ou de bains thermaux. Vers le bas, ont été retrouvés des restes de construction en pierres de taille en forme de réservoir. S'étendant sur une superficie de 10 ha, ce site a été fouillé pour la première fois en 1886 ; ces premières recherches ont permis la mise au jour de dizaines de pièces de monnaie et d'autres objets usuels d'époque.

Il est à noter que la région de Saïda est une région très riche par ses vestiges et ses sites historiques et préhistoriques. Certains ont d'ailleurs été classés par le ministère de la Culture comme biens culturels, ce qui permet de dégager des enveloppes financières pour leur restauration et leur préservation.

Hassina Amrouni

Sources :

www.saidabiida.com

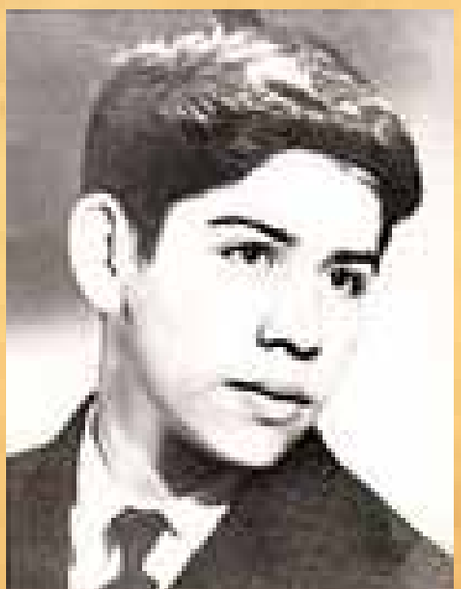
www.saidadz.com

Personnalités de Saïda

MAÂTA
et les autres...

Par Hassina Amrouni

Plusieurs personnalités ont vu le jour dans cette région de Saïda, parmi eux des hommes politiques, à l'image de Ahmed Medeghri, des artistes dont cheb Mami mais aussi des artistes.



Maâta Mohamed El-Habib

Toutefois, de tous les martyrs que Saïda a offerts en sacrifice pour une Algérie digne et indépendante, un nom : Maâta Mohamed El Habib. Figure emblématique de la guerre de libération nationale, ce dernier a vu le jour à Saïda le 19 décembre 1938.

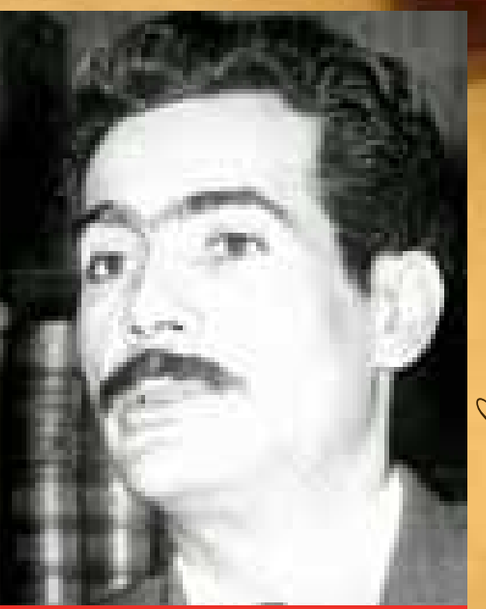
Son père capitaine d'infanterie de l'armée française, héros de guerre, grand chevalier de la Légion d'honneur et décoré pour hauts faits d'armes, meurt des suites d'un emprisonnement dans un stalag lors de la Seconde Guerre mondiale. Devenue veuve, sa mère est, pour des raisons discriminatoires et politiques, privées des pensions militaires de veuve d'officier, auxquelles elle a droit. L'enfant est alors placé sous tutelle de l'Etat, devenant ainsi « pupille de la Nation ». Privé de la chaleur d'un foyer et de l'affection parentale, l'enfant a une enfance difficile, toutefois, cela ne l'empêchera pas d'aller à l'école et de suivre des études avec assiduité, se faisant remarquer auprès de ses enseignants par une intelligence vive et un caractère bien trempé, pour ne pas dire rebelle.

C'est ainsi qu'en 1955, il se distingue par son refus de chanter la Marseillaise et de saluer la levée des couleurs tricolores (drapeau français), ce qui entraîne son exclusion du collège. Il quitte alors l'Algérie pour la France. Sur place, il est recueilli par sa sœur aînée Fatma, établie à Belfort. Bien qu'il ait décidé à poursuivre ses études, lui qui a de sérieuses prédispositions, il se lance, en parallèle activement dans des activités politiques en rejoignant le Front de libération nationale. Militants clandestins au sein de l'Organisation Secrète (OS), sa soeur, Fatma était agent de liaison interrégional, dès la création de la Fédération de France, quant à son beau-frère Hamza Berrachedi, il a pris en charge son initiation et sa formation militante. Mohamed El Habib abandonne ses études en classe de seconde, conscient que le plus important est de lutter pour libérer le pays

Debout à g. Abdelaziz Bouteflika. Assis : Abdelghani El-Okbi, Ahmed Medeghri

De g à dr : Houari Boumediene, Ahmed Medeghri et Abdelaziz Bouteflika

De g .à dr. : Abdelghani El-Okbi, Ahmed Medeghri et Abdelaziz Bouteflika. 1960



Ahmed Medeghri

du joug colonial. Faisant preuve d'un courage rare pour son âge et d'un sens aiguisé de l'organisation et du dévouement pour la cause nationale, le jeune Maâta accède au grade de « chef de la zone de l'Est », poste qu'il marquera par ses qualités de fin stratège dans les rangs du FLN en France. C'est ce qui lui vaudra le surnom « J3 », en raison de sa personnalité juvénile mais il aura aussi pour pseudonyme « Si Mansour », un nom de guerre qu'il portera dans la clandestinité avec beaucoup d'honneur et de bravoure.

Au cours de son engagement révolutionnaire, Maâta Mohamed El Habib sera appelé à accomplir plusieurs opérations militaires rudes et autant de missions secrètes, le responsabilisant également dans la collecte de fonds. Dénoncé par un traître, Mohamed El Habib fait l'objet d'un avis de recherche de la part de la DST qui finit par l'arrêter en 1956. A peine âgé de 17 ans, il est incarcéré et torturé dans les geôles

françaises. Maltraité, isolé, il entreprend une grève de la faim, ce qui conduit à son hospitalisation. Sa mère, également impliquée dans la lutte armée, se charge alors d'alerter plusieurs organisations humanitaires internationales du sort réservé à son fils. Elles décident d'ouvrir la première enquête de la Guerre d'Algérie. L'affaire fait grand bruit, notamment dans les milieux progressistes français de l'Est.

Sa sœur et son beau-frère, de leur côté, multiplient les actions aidant les militants à se cacher ou encore à se rendre à Tunis par la Suisse. Par ailleurs, ils ont noué des relations très étroites avec les « porteurs de valises », le réseau Jeanson, Henri Curiel ou encore Etienne Bolo.

Bien que blâmées par la Fédération internationale des droits de l'homme en raison de cette affaire qui a fait grand bruit, cela n'empêche pas les autorités françaises de condamner le jeune Maâta Mohamed El Habib à 6 mois de prison ferme pour « atteinte à la sûreté de l'Etat ».

Alors qu'il est en prison, le militant forge davantage son esprit révolutionnaire et sa détermination à aller jusqu'au bout de ses idées et de ses idéaux.

Dès sa sortie de prison, il reprend ses activités militantes. A nouveau arrêté, il sera incarcéré dans les prisons de la Santé, Fresnes, Châlons-sur-Marne mais aussi dans le camp de concentration du Larzac.

Promis à une carrière politique prometteuse puisqu'il se voit proposer le ministère des Affaires étrangères ou celui de l'Intérieur, il ne pourra malheureusement pas vivre cette promotion puisqu'il meurt le 21 septembre 1962, à Villeneuve-la-Garenne, à 24 ans.

Hassina Amrouni

Comptant plusieurs zaouias

SAÏDA
et le tourisme cultuel

Par Hassina Amrouni

Saïda

Attirant des visiteurs de tout le pays mais aussi de l'étranger, désirant découvrir son patrimoine archéologique et ses paysages magnifiques, la région de Saïda est aussi la destinée idoine pour les amateurs de tourisme cultuel.

Comptant une quinzaine de zaouïas, la wilaya reçoit chaque année des milliers de fidèles. Parmi ces zaouïas, figurent notamment la zaouïa Moulay Tayeb ou encore la zaouïa Echikhiya à Aïn Skhouna.

Sidi-Mohamed Ben Bahous, Fondateur de la Zaouia Ain Skhouna

Considérée comme l'une des plus importantes, la zaouïa Moulay Tayeb est la continuité de la confrérie religieuse Thaïbia. Ces derniers, membres de la caste des Chorfa, appartiennent à la lignée d'Idriss. Né au XVIIe siècle, Idriss Moulay Ibrahim a fondé une zaouïa à Ouazzan au Maroc. Lui succédant à la tête de cette institution religieuse, son petit-fils, Moulay Tayeb œuvre à la promotion de cet ordre religieux, en en perfectionnant l'organisation et en ralliant autour davantage de fidèles. Connu pour sa grande érudition et ses nombreuses qualités humaines, l'homme est vite devancé par sa réputation et ce, à travers tout le Maghreb, notamment dans la région de l'Ouest algérien. C'est en 1907 que la zaouïa voit le jour à Saïda, grâce à l'initiative et au dévouement de ses adeptes et fidèles par des dons et des quêtes de bienfaiteurs. La zaouïa joue très vite un rôle socioculturel, réunissant les disciples de Moulay Tayeb, venus des différentes régions de l'Oranie. Au fil des décennies, la zaouïa s'inscrit comme un lieu d'hébergement entre le Nord et le Sud pour tous les voyageurs et autres marchands de passage dans la région mais aussi un espace de formation religieuse pour les nombreux fidèles, désirant approfondir leurs connaissances coraniques.

Chaque année, une waâda à la gloire du saint homme est organisée par l'association folklorique et religieuse Moulay

Zaouïa Cheikh Moulay Tayeb Charif

Tayeb, du village Boudia. Des troupes folkloriques venues de différentes régions du pays, mais aussi des partisans de la tariqa taybia affluent vers la zaouïa pour se plonger pendant quelques jours dans l'univers du soufisme, de la foi et des traditions folkloriques propres à la région.

Attirant, elle aussi, des centaines de fidèles à chaque waâda, la zaouïa Cheikhiya de Aïn Skhouna joue un rôle prépondérant dans la diffusion et l'enseignement des préceptes justes de la religion musulmane, loin de toute surenchère politique ou partisane. C'est à El-Hadj Mohamed que l'on doit la création de la zaouïa d'Aïn Sekhouna. C'est suite à une réunion tenue en 1949 entre les Ouled Sidi Cheikh menés par cheikh Larbi Ben Dine et cheikh Hamza Boubekeur que Hadj Mohamed est nommé Mokadem de la zaouïa de Skhouna. El Hadj Mokhtar succède à son père le 7 juillet 1954, poursuivant ainsi l'œuvre entamée par son défunt père, en dirigeant la zaouïa où étaient enseignés le Coran et les préceptes de l'islam et formant également un grand nombre d'imams.

Décédé en 2007, Hadj Mokhtar a été inhumé dans le mausolée de la zaouïa aux côtés de son père El-Hadj Mohamed Ben Bouhafs. Il faut savoir que plus d'une

Waâda Moulay Tayeb

quarantaine de waâdate sont organisées annuellement au niveau de toute la wialaya de Saïda parmi lesquelles waâdate Aïn Al Malha, waâdate Sidi Blal ou waâdate Sidi Al Hachemi.

Hassina Amrouni

Source :

Divers articles de la presse quotidienne nationale

Waâda Moulay Tayeb

Connue pour ses sources thermales

SAÏDA,
ville des eaux

Par Hassina Amrouni

Saïda

Outre son patrimoine culturel de grande valeur, qui fait l'objet d'une grande curiosité auprès des touristes nationaux et étrangers, Saïda est aussi réputée pour ses trois sources thermales, en l'occurrence Hammam Rebbi, hammam Sidi Aïssa et hammam Skhouna.

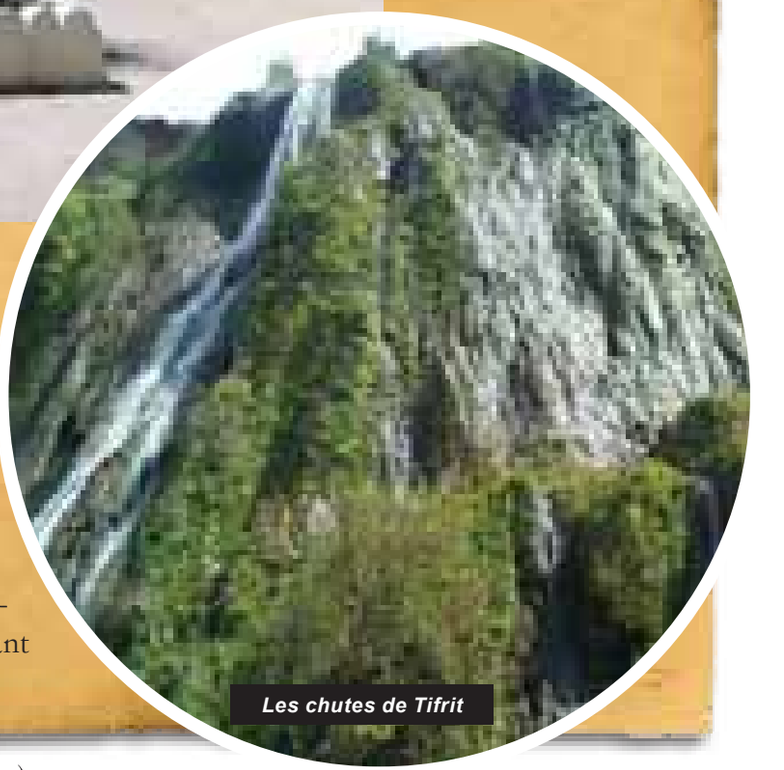
Située à une vingtaine de kilomètres de Saïda, sur l'axe Saïda-Oran et relevant de la commune de Rebahia, la station thermale de Hammam Rabbi est une source hyperthermale d'où l'eau émerge à plus de 40 °.

Les eaux sulfatées de cette source naturelle sont très prisées par les curistes qui souffrent de maladies dermatologiques, de rhumatisme, d'arthrose ou de polyarthrite. Mise en service en 1970, elle possède des infrastructures modernes et une équipe médicale très dévouée. En effet, il y a quelques années, une partie de cette station a été réfectionnée, intégrant un bloc médical avec tous les équipements médicaux nécessaires pour la pratique de la médecine thermale, telles que l'hydrothérapie, la physiothérapie ou la rééducation fonctionnelle.

Hammam Skhouna

Cette station dispose, par ailleurs, de structures d'hébergement et de restauration (13 bungalows, 12 studios en chambres double, un hôtel d'une capacité de 111 lits …).

La station de Sidi Aïssa est située à environ 25 km du chef-lieu de wilaya. Réputée pour ses vertus curatives, particulièrement pour les maladies dermiques, cette station qui ne dispose pas encore d'un bloc médical devrait en être équipée prochainement afin de répondre aux différentes attentes des curistes fréquentant



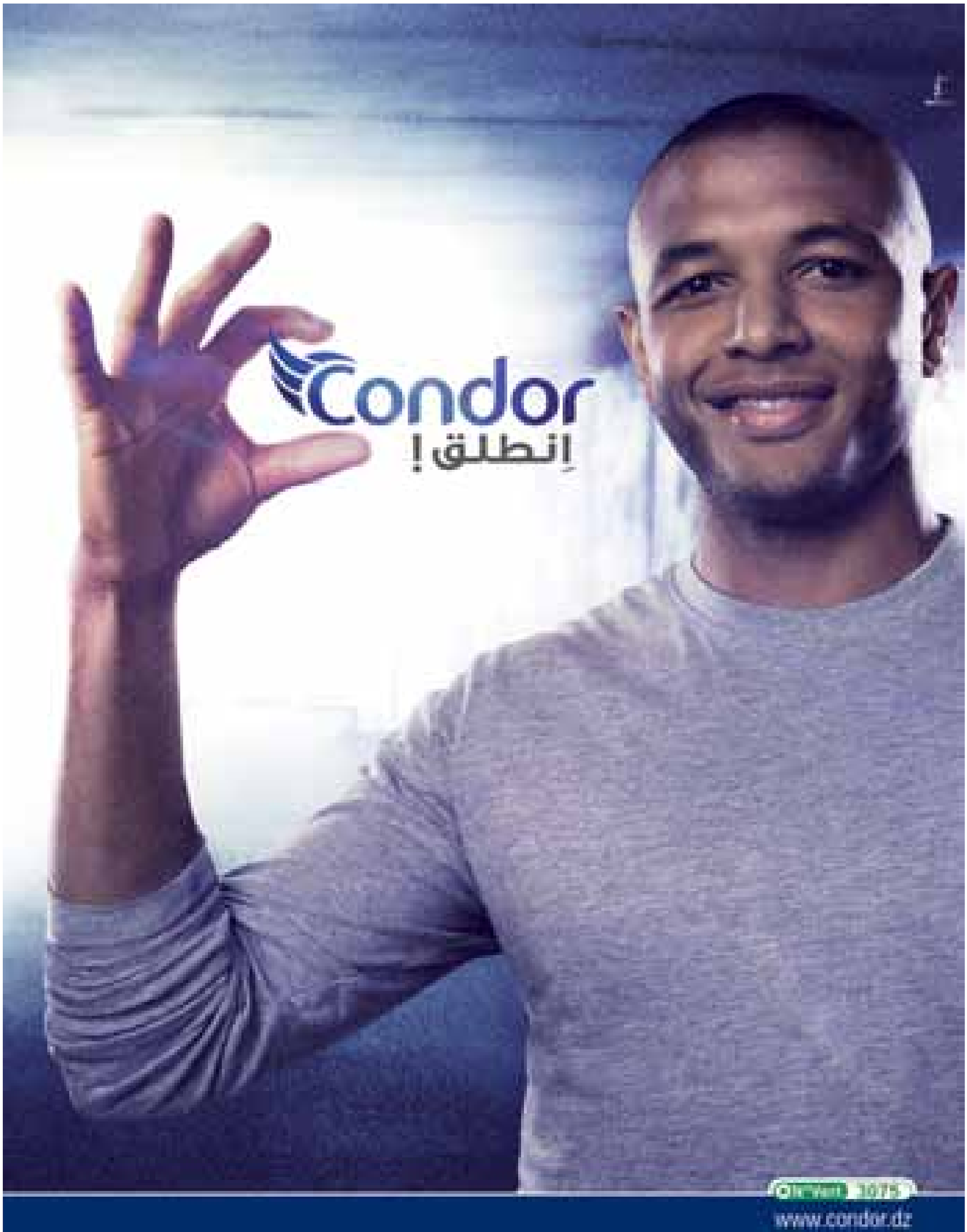
Les chutes de Tifrit

Le pont de Hammam Rabbi

cette source thermale. Ce hammam est très prisé par les curistes en quête de soins thermaux mais aussi de dépaysement. En effet, cette station a su préserver toute sa rusticité, en raison de son implantation dans une région – de Sidi Boubeker – à fort cachet rural.

Distante de quelque 100 km de Saïda, le chef-lieu de wilaya, la station d'Aïn Skhouna est connue pour être une source séculaire à grand débit (1000 litres/seconde). C'est autour de cette source que s'est implantée la localité portant le même nom. Située dans les hautes steppes, cette source, l'une des plus importantes du pays, connaît une grande exploitation, sans jamais tarir.

Recelant d'importantes potentialités thermales, Saïda ne cesse de mettre en avant ses principales stations thermales dans l'espoir de revivifier le tourisme dans toute la région.


Condor
اِنطلق !
www.condor.dz

BIENVENUE AUX NOUVEAUX HORIZONS

مرحبا بالغد

DJEZZY
جازي